
3 1761 08265353 6



LA

TÊTE DE BRONZE,

OU

LE DÉSERTEUR HONGROIS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE;

Paroles de M. AUGUSTIN ***.

Musique de M. LANUSSE, Ballets de M. HULLIN.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 1er. octobre 1808.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADOLPHE, prince palatin.	M. *Tautin.*
FLORESKA, sa pupille, née en Pologne.	Mlle *Bourgeois.*
UNE SUIVANTE de Floreska.	Mlle *Lamare.*
FRÉDÉRIC, époux de Floreska, par un mariage secret.	M. *Frédéric.*
HERMANN, intendant du palais.	M. *Marty.*
DURKREM, vieux major.	M. *Ferdinand.*
UN CAPITAINE.	M. *Camel.*
UN LIEUTENANT.	M. *Lafitte.*
DRINK, valet, frotteur du palais.	M. *Duménis.*
ANNA, grande tante de Drink, vieille paysanne.	Mme *Joigny.*
CATHERINE, servante d'Anna.	Mlle *Forest.*
BRENNER, } amis de Frédéric.	M. *Alerme.*
FRANCK, } amis de Frédéric.	M. *Leroi.*
UN PAYSAN.	M. *Duthail.*
ROBERT.	M. *Alexandre.*

Un Courrier, personnage muet.
Villageois et Villageoises des environs de Presbourg.
Grenadiers Hongrois.

La scène se passe, au premier acte, à Presbourg, en Hongrie. Au second et troisième, à six lieues de Presbourg.

LA TÊTE DE BRONZE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle riche. Au fond, un portique ouvert; à droite du public, l'entrée des appartemens de Floreska; à droite et à gauche, des pieds d'estaux, portant des bustes de guerriers en bronze.

SCENE PREMIERE.

DRINK, Villageois et Villageoises.

(Au lever du rideau, des villageois et villageoises apportent des guirlandes, des myrthes dans des vases, et une couronne de roses blanches. Ils sont précédés par Drink.)

DRINK.

Paix! paix! pas tant de bruit; attachez vos guirlandes ici; ornez moi ça pour la surprise du coup d'œil, quand la belle Floreska sortira de son appartement. Pour à l'égard de vos petits arbres, rangez-les là, comme ça, de chaque côté de la porte. Bon, c'est bien; à la sourdine, la future repose encore.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, *traversant la galerie dans le fond, et s'arrêtant sous le portique.*

LE MAJOR.

Drink! Drink!

DRINK.

Ah! monsieur le Major, venez donc voir les présens de noces des jardiniers du palais.

LE MAJOR.

Fort bien, fort bien; j'applaudis à leur zèle. Où est l'intendant Hermann?

DRINK.

Je ne l'ai pas encore vu ce matin, monsieur le Major.

LE MAJOR.

Déjà sorti? ce n'est pas son habitude cependant.

(Il tire de sa poche un paquet de lettres, et repasse toutes les adresses en revue.)

DRINK, *aux jardiniers.*

Eh ben, qu'est-ce que vous faites-là, vous autres? c'est fini, ll ez-vous en; j'vous irai chercher quand y faudra pour receaoir la pièce. Moi, je suis de l'intérieur, le frotteur en chef u pa lais, je reste. (*Les jardiniers sortent.*)

SCENE III.

LE MAJOR, DRINK.

DRINK.

Ah! que de lettres ! C'est pour tous les seigneurs invités au mariage, n'est-ce pas, monsieur le Major?

LE MAJOR, *toujours occupé.*

Tu l'as dit.

DRINK.

T'nez, M. le Major, ce n'est pas du tout pour me mêler de ce qui ne me regarde pas; mais savez-vous ben que l'on cause beaucoup dans Presbourg, sur l'alliance de monseigneur le prince Palatin avec la belle Floreska, sa pupille; les uns disent par-ci, les autres par-là. Enfin... mais... cependant... Tout ça n'est pas clair au moins.

LE MAJOR.

Eh! que t'importe?

DRINK.

Il ne m'importe rien du tout. Que ça me fait t'y à moi, si la jeune Comtesse a aimé un jeune officier de la garde du palais; si monseigneur a envoyé ce jeune officier en garnison sur les frontières de la Turquie. Cependant j'en ai du regret, car on dit que c'était un ben gentil et honnête garçon, que le capitaine Frédéric.

LE MAJOR.

Frédéric! malgré la défence de prononcer ce nom dans le palais!

DRINK.

C'est par distraction, M. le Major.

LE MAJOR.

La première fois en prison.

DRINK.

Oui, monsieur le Major.

LE MAJOR.

Va t'informer si Hermann...

DRINK.

Le v'là tout justement.

SCENE IV.

HERMANN, LE MAJOR, DRINK.

DRINK.

Monsieur le Major, voilà M. Hermann. Monsieur Hermann, M. le Major vous demande.

HERMANN.

Cela suffit; retourne à ton ouvrage.

DRINK.

Et je n'en manque pas. D'ici à demain, j'veux que tout le palais reluise comme mes yeux. (*il sort.*)

SCENE V.

LE MAJOR, HERMANN.

LE MAJOR.

Mon cher Hermann.

HERMANN.

Mon Major.

LE MAJOR.

Voici des billets écrits de la main du prince ; ils sont pour les grands de la cour qui doivent assister à la solemnité : il faut qu'ils soient rendus avant midi.

HERMANN.

Reposez-vous sur moi.

LE MAJOR.

Je connais ton exactitude, mon ami.

HERMANN.

Je suis confus.

LE MAJOR.

Ce titre t'appartient ; il t'est dû. Puis-je oublier tes services passés.

HERMANN.

Et qu'ai-je fait pour vous ? un autre à ma place...

LE MAJOR.

Un autre à la place aurait laissé dans l'oubli mes réclamations auprès du prince, mes demandes sans réponses, ma famille dans le deuil, mes fatigues sans prix et sans avancement; un autre n'aurait usé de son crédit qu'avec de l'or. Ah ! je connais les hommes ! égoïstes, intéressés, hypocrites, les voilà presque tous ! Il est des exceptions, il est vrai ; il faut savoir les honorer.

HERMANN.

Une seule démarche...

LE MAJOR.

M'a sauvé ; mes ennemis triomphaient ; l'intrigue et la rivalité me fermaient le cœur de mon prince. Toi le guide de son adolescence, et souvent son mentor.

HERMANN, *poussant un soupir.*

Pas toujours !

LE MAJOR.

C'est par ton organe qu'il entendit mes plaintes, qu'il connut la vérité; je te le redis chaque jour, et te le répéterai sans cesse. Il y a dix ans que ce bienfait existe ; il me semble qu'il est d'hier, d'aujourd'hui, de tous les instans ; il est là : je n'en perdrai le souvenir qu'avec la vie.

HERMANN, *préoccupé.*

C'est trop de bonté.

LE MAJOR.

Je n'aime point les obligations; mais je suis fier de tenir mon rang de toi, d'un homme probe, dont la conscience est pure, et qui sert sa patrie et son prince avec honneur et loyauté.

HERMANN, *à part.*

Qu'ai-je entendu ? s'il savait...

LE MAJOR.

Je ne suis pas le seul qui te parles ainsi, j'en suis persuadé; je ne suis pas le seul que ton dévouement ait servi. (*plus bas.*) Ce jeune officier... Frédéric...

HERMANN, *avec une double intention.*

Frédéric !

LE MAJOR.

Son avancement aussi, son brevet de Capitaine, sa fortune, sont ton ouvrage.

HERMANN.

Mais je n'ai pu le sauver de la défaveur...

LE MAJOR.

Son éloignement a été nécessité par son imprudence, et le devoir t'a commandé d'abandonner sa cause, quand le courroux de ton maître ordonna son départ.

HERMANN, *à part.*

Que je souffre.

LE MAJOR.

Allons, je te laisse ; tu es préoccupé, je le vois.

HERMANN.

Moi, monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Cela est pardonnable ; chargé de tous les détails d'une auguste cérémonie....

HERMANN.

A la vérité, j'ai bien des choses dans la tête.

LE MAJOR, *souriant.*

N'oublie pas de faire parvenir les lettres, au moins ; et n'oublie pas, surtout, que le jour où je pourrai te prouver bien amplement ma reconnaissance, sera un jour de bonheur pour moi. Adieu, mon cher Hermann. (*il lui prend la main.*) Adieu, je te quitte toujours à regret. (*il sort.*)

SCENE VI.

HERMANN.

Quelle contrainte ! ô ciel ! Il m'accablait sans le vouloir ! il a rempli mon cœur de honte et d'effroi ! (*il tombe dans un fauteuil.*) Cruelle situation ! Ici, près de moi, (*montrant l'appartement de Floreska.*) gémit la victime qu'on veut traîner

à l'autel ; là, sous mes pieds, dans un souterrain secret, ce jeune capitaine, ce rival imprudent, que, depuis hier soir, je dérobe à tous les regards. Frédéric a quitté son corps, bravé les ordres du prince, déserté ses drapeaux, à la nouvelle de l'hymen qu'on prépare envain ; Floreska, sa malheureuse épouse, ne feint d'y consentir que pour se soustraire plus sûrement aujourd'hui même, par mon secours, à la faveur du prince, qui ignore tout encore. Ainsi donc je trahis mes devoirs, je trompe mon souverain ! Mais s'il savait quel motif m'a fait agir ! quelles causes m'ont forcées de favoriser cette union clandestine ! si j'osais enfin lui apprendre ce qu'est véritablement Frédéric, peut-être paraîtrais-je moins coupable à ses yeux ; peut-être aussi le serais-je davantage ? que résoudre ? que faire ? Que faire ? Secourir d'abord le malheur ; le ciel ensuite prendra soin de me sauver moi-même. Entrons dans l'appartement de notre illustre infortunée, et préparons son âme à la présence de son époux, qu'elle croit, hélas ! bien loin de ces murs. (*Il ouvre l'appartement de Floreska.*)

SCENE VII.

HERMANN, UNE SUIVANTE *se présente.*

HERMANN.

Fait-il jour chez la comtesse ?

LA SUIVANTE.

Depuis long-tems, monsieur Hermann; elle-même s'avance.

(*La suivante se retire.*)

SCENE VIII.

FLORESKA, HERMANN.

FLORESKA.

Ah ! je vous attendais avec impatience, mon généreux appui.

HERMANN.

Les dames de votre suite...

FLORESKA.

Sont toutes occupées, au fond de mon appartement, aux préparatifs d'un hymen, que vous savez être impossible. Grâce au ciel, un lien sacré m'unit à Frédéric ; il est mon amant, mon époux, il a ma foi, mes sermens. C'est par vous, devant vous, respectable Hermann, que ces liens indissolubles ont été formés et bénis par le ministre des autels, la veille du départ, ou plutôt de l'exil de Frédéric : le silence et l'ombre couvrent encore cette union. Mais c'est demain, demain que le puissant Adolphe, prétend m'enchaîner à jamais ; abusant des droits que le comte de Lorenski, mon père et son ami, lui donna sur le bord de la tombe; il veut, avant que le court

délai de ma majorité expire, fixer mon sort au sien; il est loin de penser qu'un être bienfaisant me prête son bras pour m'affranchir de l'esclavage, et me rendre à ma patrie, à ma famille, à moi-même. C'est toujours pour ce soir?

HERMANN.

Toujours.

FLORESKA.

Nous allons d'abord rejoindre mon époux.

HERMANN.

Votre époux, madame, n'est plus à Essek.

FLORESKA.

Dieux!

HERMANN.

Point de terreurs : il s'est rapproché de vous.

FLORESKA.

Comment?

HERMANN.

Me promettez-vous le courage et le calme?

FLORESKA.

Je promet tout; parlez.

HERMANN.

Frédéric...

FLORESKA.

Eh bien, Frédéric?...

HERMANN.

A voulu partager nos dangers; il est auprès de nous.

FLORESKA.

Auprès de nous?

HERMANN.

Dans ce palais.

FLORESKA, *avec explosion.*

Frédéric dans ce palais!

HERMANN.

Chut! vous m'avez promis le calme.

FLORESKA, *avec une émotion concentrée.*

Eh bien, vous le voyez... je... je suis tranquille.. Frédéric dans ce palais!

HERMANN, *regardant de tous côtés, va fermer la porte de l'appartement de Floreska.*

Vous allez le voir un instant, un seul instant.

FLORESKA, *pouvant à peine respirer.*

Mais où donc est-il?

HERMANN.

Dans un lieu sûr, impénétrable, dont plus tard vous connaîtrez l'utilité. On n'y peut parvenir qu'à l'aide d'un secret renfermé dans cette tête de bronze, et au moyen de cette clef, dont je suis seul dépositaire.

FLORESKA, *avec une grande attention.*

Que va-t-il faire?

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, FLORESKA, HERMANN.

(Une trappe, non éloignée de Floreska et du piedestal, se lève. Floreska fait un mouvement de frayeur. Frédéric parait; cri de Floreska. Hermann lui fait signe de se contenir, et vole vers le portique, pour s'assurer qu'ils sont seuls.)

FRÉDÉRIC.

Floreska !

FLORESKA.

Frédéric !

HERMANN, *au fond de la scène.*

Modérez ces transports !

FLORESKA.

Mon époux ! il est dans mes bras.

FRÉDÉRIC.

O ma bien aimée !

FLORESKA.

Tu braves tous les dangers, la mort même pour m'arracher à mon tyran.

HERMANN, *écoutant.*

Silence ! (*moment d'effroi.*) Rien.

FLORESKA.

Comment, en si peu de tems, as-tu franchi l'espace ?

FRÉDÉRIC.

L'amour est le dieu des prodiges. Dès que j'eus reçu l'écrit fatal où tu m'annonces le prochain hymen qu'ordonne Adolphe, et ta résolution de fuir, je n'existai plus; nuit et jour tourmenté par la crainte que tes desseins ne pussent s'exécuter, par l'affreuse idée d'être à jamais séparé de ma Floreska, si le fier Adolphe venait à découvrir notre union clandestine, ne pouvant, n'osant même demander un congé à mon colonel, je ne balance plus entre mon devoir et l'amour; je déserte, oui, je déserte mes drapeaux; et malgré les périls, les obstacles, l'arrêt qui suivait mes pas, je cours, je vole et j'arrive à Presbourg à la faveur des ombres et d'un humble déguisement, sous lequel je me présente tout-à-coup à notre bon Hermann. (*Hermann est redescendu en scène, Frédéric le serre contre son sein.*) Il me presse dans ses bras, oublie que je suis criminel; c'est son fils, son bien aimé qu'il faut soustraire à la mort; il m'amène dans cette galerie, au milieu de l'obscurité: Descend, me dit-il; ce souterrain, connu d'Adolphe et de moi seul, est destiné à renfermer, dans des momens dangereux, les trésors des princes palatins; eh! que puis-je y cacher de plus précieux que mon cher Frédéric! que cet être infortuné auquel j'ai voué toute mon existence, et dont les malheurs exciteraient la pitié du plus insensible des hommes.

(Tous trois se serrent étroitement; ils écoutent avec crainte; Hermann court vers le portique.)

HERMANN.

On annonce le grand lever du prince. Nous avons encore quelques momens. Occupons-nous de votre évasion, belle Floreska ; je me charge de celle de Frédéric. Vous avez du courage ?...

FLORESKA.

Je suis l'épouse de Frédéric...

HERMANN.

A la nuit tombante, enfermez-vous dans la dernière pièce de votre appartement, celle dont une des fenêtres donne sur l'ancienne route de Vienne; jetez ce cordon de soie... (*il le lui remet.*)

FLORESKA, *empressée.*

Ensuite.

HERMANN.

Vous ramènerez une longue échelle de corde.

FRÉDÉRIC.

Je frémis.

HERMANN.

Brenner et Henri...

FRÉDÉRIC.

Mes deux meilleurs amis!

HERMANN.

Seront aux pieds des murailles pour vous recevoir.

FRÉDÉRIC.

Il a tout prévu!

HERMANN.

Les plus légers coursiers vous transporteront d'abord à six lieues de cette ville, sur la rive droite du Danube...

FRÉDÉRIC.

Près le village de Heils-Brun?

HERMANN.

Oui; la chaumière isolée de la bonne et vieille Anna, dont je connais le zèle et le dévouement, sera notre point de réunion.

FRÉDÉRIC.

Avec quel plaisir j'embrasserai cette excellente femme, qui a guidé mes premiers pas, et remplacé une tendre mère, moissonnée à la fleur des ans, tandis qu'Hermann me tenait lieu d'un père, que je n'eus pas non plus la bonheur de connaître.

FLORESKA.

Infortuné dès le berceau!

FRÉDÉRIC.

Je cessai de l'être le jour où Floreska, oubliant sa fortune et son rang, me nomma son époux.

HERMANN.

Laissons, laissons le passé, ne parlons que du présent, de notre solitaire asile. Sur-le-champ nous gagnons la route de la Pologne.

FLORESKA, *avec ivresse.*

Ah !

HERMANN, *à Floreska.*

Bientôt vous êtes sur une terre inviolable ; vous prenez possession des domaines de vos pères ; vous partagez avec votre époux, et ses deux amis, vos richesses, votre félicité. Hermann, sans désirs, sans ambition, ne veut rien, n'acceptera rien... mais il restera au milieu de vous, il jouira de son ouvrage, et tous ses vœux seront comblés. Vous avez bien retenu ?

FLORESKA.

Tout, cher Hermann.

HERMANN.

On vient ; séparez-vous.

FRÉDÉRIC, *saisissant à la hâte la main de Floreska, la baise avec feu.*

A la chaumière isolée !

FLORESKA, *avec la même expression.*

A la chaumière isolée !

HERMANN, *avec terreur.*

Vîte, rentrez. Vous, madame, dans votre appartement. (*il r'ouvre la porte avec une grande précipitation.*) Les écuyers du prince, avec de riches présens.

FLORESKA, *rentrant.*

Hermann, Hermann, le souterrain. (*Elle rentre, Hermann va vers la trappe et la referme vivement.*)

SCENE X.

HERMANN, UN CAPITAINE.

(Des écuyers entrent au même moment que la trappe se ferme ; ils portent des corbeilles et des pierreries sur des plats d'or. Hermann, craignant qu'ils n'aient entendu le bruit de la trappe, frappe du pied deux ou trois fois, en feignant une grande impatience.)

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous donc, M. Hermann ? vous semblez être bien en colère.

HERMANN.

Je le... je le suis en effet... et beaucoup !

LE CAPITAINE.

Contre qui donc ?

HERMANN.

Eh ! parbleu ! contre... (*à part.*) Je ne sais que lui dire, en vérité. (*haut.*) Contre...

LE CAPITAINE.

Contre Drink, je gage.

HERMANN.

Oui, tout justement; l'insigne paresseux n'a pas encore rangé, frotté cette salle...

LE CAPITAINE.

Et monseigneur va s'y rendre : il nous a ordonné de le précéder chez la jeune comtesse ; est-elle visible ?

HERMANN.

Je le pense : au surplus, entrez ; ses dames vous l'apprendront. (*Les écuyers entrent.*)

SCENE XI.

HERMANN.

Voici le prince lui-même : Hermann, il ne faut avoir aucun reproche à se faire : une dernière tentative : efforçons-nous d'émouvoir son ame, de la rendre accessible à la vérité ; mais point d'imprudence, point d'aveux précipités.

SCENE XII.

LE PRINCE, HERMANN, LE CAPITAINE, Gardes.

LE PRINCE, *au capitaine.*

Capitaine, allez attendre mes ordres au bout de cette gallerie, je vais entrer chez la Comtesse, et reparaître avec elle aux yeux de toute ma cour. (*Le commandant sort avec ses gardes.*)

ADOLPHE.

Hermann, tout est-il disposé ?

HERMANN.

Oui, monseigneur.

ADOLPHE.

La mélancolique et belle Floreska a donc fait trève à sa douleur, elle apprécie enfin le rang où je l'élève. Mais pourquoi cet air sombre et rêveur, au milieu de la joie publique ?

HERMANN.

Seigneur...

ADOLPHE.

Hermann, quelle est la cause de cette tristesse ?

HERMANN.

Me pardonnerez-vous, seigneur, de vous l'avouer ?

ADOLPHE.

Parles. Je vois toujours en toi le plus fidèle, le plus zélé de mes serviteurs, tu possèdes ma confiance, je dois avoir la tienne ; pourquoi au moment d'un hymen qui comble tous mes vœux...

HERMANN.

Et seigneur, c'est cette union même qui rappelle à ma pensée des souvenirs douloureux.

ADOLHHE.

Explique toi.

HERMANN.

Cette circonstance me ramène, non loin de ce palais, dans la vallée de Heils Brunn, dans l'humble retraite où l'objet malheureux de vos premiers penchans, la pauvre Louisa...

ADOLPHE.

Et de quel œil regardes-tu sans cesse une erreur passagère.

HERMANN.

Une erreur est souvent la cause de bien des maux : elle n'est plus Louisa...

ADOLPHE.

Doit-on m'imputer sa mort ? Une partie de chasse me conduisit près la chaumière qu'elle habitait. Simple baron alors, jeune, étourdi, et sous le nom de Werther, Louisa sut fixer mes regards. Quelquefois, il est vrai, l'amour m'entraîna vers elle ; mais bientôt après je ne songai qu'à porter en d'autres lieux mon inconstance et ma frivolité.

HERMANN.

Vous avez oublié, seigneur, que Louisa, long-tems poursuivie, ne cèda qu'à vos plus vives instances, à vos promesses réitérées de ne jamais l'abandonner. Vous avez oublié que vous l'aimâtes beaucoup.

ADOLPHE, *avec hésitation.*

J'en conviens... Mais je résolus de ne plus la revoir lorsque la raison et mon rang m'ordonnèrent de mettre un terme à ces intelligences obscures.

HERMANN.

Mais s'il était résulté de ces intelligences obscures, de cette extrême frivolité, un être voué au malheur ?

ADOLPHE.

Ne vous l'ai-je point dit, Hermann, il n'eût jamais connu sa naissance. Mais rompons cet entretien. J'ignore pour quel motif, depuis un certain tems, vous semblez prendre plaisir à défendre ce que j'improuve.

HERMANN.

Mon prince, jugez mieux...

ADOLPHE.

Ne fîtes vous pas mille supplications quand j'envoyai à Essek ce jeune insensé, cet audacieux qui osait aimer Floreska ; vous étiez jusqu'à mes genoux...

HERMANN.

Ah ! j'y tomberais à l'instant même, seigneur, si j'avais l'espoir de vous fléchir.... de vous éclairer... (*il se retient.*)

ADOLPHE.

C'en est assez, Hermann ; votre faiblesse vous abuse ; je dois la pardonner à votre attachement pour moi ; mais à l'avenir remplissez-vous d'autres soins, et songez que si vous me parlez encore et de votre Louisa et de votre protégé, je vous éloigne à jamais de ce palais. (*il entre dans l'appartement de Floreska avec deux écuyers restés en scène.*)

SCENE XIII.

HERMANN.

C'en est fait ; plus d'espérance ! hé bien ! prince insensible et fier, tu seras puni de ta rigueur. Je t'éviterai la peine de me faire chasser de ton palais. Le projet aura lieu, et l'évasion s'exécutera au péril de ma vie. Non, non, mon cher Frédéric, tu ne connaîtras jamais le véritable auteur de tes jours en te dévoilant ton origine, ce serait marquer ton front de l'opprobre qui couvrirait injustement l'enfant repoussé par un père, dont l'orgueil étouffe sans pitié le cri de la nature. Allons tout préparer ; tout disposer avec les deux amis de Frédéric, que rien ne puisse arrêter nos pas. Dieu des infortunés, avance le déclin du jour, épaissit les ombres et protège l'amitié, l'amour et le malheur.

(*il sort avec une grande précipitation.*)

SCENE XIV.

DRINK.

(Drink est sous le portique au moment où Hermann quitte la scène : Drink porte un grand houssoir, deux ou trois plumeaux, deux balais, deux brosses, etc. Il a des chaussons de frotteur.)

Tiens, M. Hermann, comme il s'en va sans regarder, sans voir, sans parler, lui qui ordinairement cause aussi ben avec le petit monde qu'avec monseigneur. A qui donc en a-t-il ? est-ce qu'il m'en voudrait de ce que j'ai amené ici les jardiniers du palais sans son ordre ; dam ça s'pourrait ben : ah ! mon dieu que ça viendrait mal pour moi ; c'est après demain la fête de ma vieille tante Anna, il ne me permettra de la lui aller souhaiter. Ça serait ben désagréable, par exemple. Faut pas se décourager, au contraire, faut travailler comme quatorze. C'est ici que je vas me distinguer surtout. Allons, allons, à l'ouvrage : habit bas, morbleu. Si M. Hermann à quelque chose sur le cœur, ça se passera en voyant comme tout va être approprié ; c'est que quand une fois je me mets à frotter, j'ni vas de main morte. Primo d'a-

bord et d'un, commençons par nous débarrasser de ces vases. Ah ! une idée! une idée ! une idée, une drôle d'idée ! Qu'ça serait donc joli, si au lieu de ces vilaines têtes de bronze, je plaçais, pour le tems des nôces seulement, ces myrthes que voilà : Voyons à voir ça, rien que pour l'effet. (*il s'approche du piedestal, à droite du public, et prend le buste avec peine.*) Oh ! comme ils étaient donc lourd ces anciens guerriers. (*il pose le buste à terre et met en place le vase, puis regarde.*) A merveillle; ah ! je suis ben sûr que M. Hermann sera enthousiasmé de cette invention là. A c't'y-ci maintenant, pour jouir tout d'suite du coup d'œil du vis-à-vis. C'est le plus laid de tous celui-là, il fait une grimace, c'est pis qu'un chinois. (*il se place de côté pour l'enlever.*) T'as beau faire ton pesant, faut qu'tu descendes (*Nouveaux efforts.*) Il ne bouge pas, c'damné magot là, à quoi qu'il tient donc. (*il essaye encore.*) Je le battrais, foi de Drink. (*allant pour le prendre en face.*) Qu'est-ce que je vois donc ? il a une clef dans la bouche ! une petite clef toute noire ! oui, en vérité ; voilà la première fois que je m'en aperçois. (*il court vers les bustes*) Les autres n'en ont pas ; quel diable est-ce qu'il peut y avoir dans c'te tête-là ! si c'était queuqu'chose qui ne fut pas à voir on n'y laisserait pas la clef. Au surplus, ce n'est pas ben difficile de me contenter ; il n'y a qu'à... il n'y a qu'à.... il n'y a qu'à... (*Il porte et retire sa main à plusieurs fois, rit et devient sérieux tour-à-tour et spontanément.*) Il n'y a qu'à tourner la clef ! Est-ce que j'aurais peur? non, je n'ai pas peur ? mais je ne sais pourquoi je ne peux pas regarder c'tolibrius en face ; mon dieu qu'il est laid. (*il met une main devant ses yeux et prend la clef de l'autre. On entend la détente d'un ressort, la trappe se soulève.*) Eh ben, rien ne s'ouvre ? encore un tour. (*on entend de nouveau le ressort, la trappe se lève doucement d'elle-même, Drink enhardi, regarde le buste de tous côtés.*) Pas une séule fente : c'est peut-ètre ben une serrure à quatre ou cinq tours.

SCENE XV.

FRÉDÉRIC, DRINK.

(Frédéric paraît, il monte avec vivacité, le dos tourné à Drink, qui de son côté ne peut voir Frédéric.)

FRÉDÉRIC, *à demi-voix.*

Hé bien, cher Hermann, que me voulez-vous ?

DRINK, *qui a entendu parler, se retourne et aperçoit Frédéric qui est sur le bord de la trappe.*)

Un revenant qui sort de terre... ah ! mon dieu !

FRÉDÉRIC, *effrayé lui-même.*

Je suis perdu !

DRINK.

Grace ! grace, seigneur guerrier ? Pardon de tout ce que j'ai dit à votre estatue.

FRÉDÉRIC.

Ses cris vont me trahir : (*il le prend à travers le corps et l'enlève vers la trappe.*

DRINK.

Où m'emportez-vous, seigneur guerrier ?

FRÉDÉRIC, *le forçant à descendre et lui présentant deux pistolets*

Descends ; avant une heure tu seras libre : mais si tu pousses un seul cri, jamais tu ne reverras la lumière.

DRINK, *descendant à reculon et sans oser regarder la figure de Frédéric.*

C'est fait de moi.

(La trappe retombe sur la tête de Drink, tandis que Frédéric vole vers le portique pour regarder si personne ne vient.)

SCENE XVI.

FRÈDÈRIC.

Rien. Il m'est impossible de r'ouvrir cette trappe... J'ignore en quel endroit est le secret que le hasard sans doute lui a fait découvrir. . . Mais il a parlé de statue. J'entends du bruit, où me réfugier ? J'ai laissé mon déguisement dans le souterrain : cet habit va me perdre !... on vient. Je ne puis plus échapper.

(Chancelant, il s'appuie sur un fauteuil, derrière lequel sont tombés l'habit et la toque de Drink.)

Qu'aperçois-je ? couvrons-nous de ces vètemens, c'est le ciel qui me-les envoie.

(Fredéric s'habille en toute hâte, prend un houssoir sur le fauteuil, tourne le dos à ceux qui vont entrer, et feint de nettoyer le fauteuil.)

SCENE XVII.

LE MAJOR, UN COURRIER, FRÉDÉRIC.

LE MAJOR.

Venez, suivez-moi. (*croyant apercevoir Drink.*) Drink. (*Frédéric n'ose se retourner, le Major l'appelle plusieurs fois.*) Drink, Drink ; es-tu sourd ? Tiens, prends cette lettre, elle fait partie de celles que j'ai remises tantôt à l'intendant Hermann, et était restée dans ma poche. Tu le trouveras sans doute dans la ville, car il n'est pas chez lui ; allons, cours et ne t'amuse pas. . prends donc !

(Frédéric, jetant le houssoir, sort aussitôt que le Major à détourné la tête. Il exprime en disparaissant l'excès de sa joie.)

SCENE XVIII.

LE MAJOR, LE COURRIER.

LE MAJOR, *d'un ton mystérieux.*

Le commandant de la place, dites-vous, vous a ordonné de courir nuit et jour ?

LE COURRIER.

Oui, M. le Major.

LE MAJOR.

Il faut que le message soit important.

(Comme il va vers l'appartement de Floreska, la orte s'ouvre.)

SCENE XIX.

ADOLPHE, FLORESKA, LE MAJOR, LE COURRIER, Ecuyers, Femmes de la Suite de Floreska.

LE MAJOR, *présentant le courrier.*

Le courrier que j'amène devant son Altesse, lui est expédié en toute hâte par le commandant de la place d'Essek.

ADOLPHE.

D'Essek.

FLORESKA, *à part.*

D'Essek.

ADOLPHE.

Voyons ses dépêches.

LE MAJOR, *les prenant des mains du courrier.*

Les voici.

ADOLPHE.

Belle Floreska, pardonnez. (*il décachette et lit précipitamment. Vive agitation.*) Qu'ai-je lu ? Frédéric a déserté ses drapeaux.

FLORESKA.

Ciel !

LE MAJOR.

Frédéric !

ADOLPHE.

Oui ; au mépris de l'honneur, de mon ordre et des lois. Voilà l'homme qu'Hermann vantait avec tant d'emphase ; l'homme digne de tous les éloges ; ce brave, cet intrépide défenseur, qui devait un jour commander mon admiration, mon estime, et que je chérirais même comme un fils.

(On entend frapper sourdement au plancher, surprise générale. Effroi de Floreska.)

ADOLPHE.

Qu'est-ce que cela ?

FLORESKA, *à part.*

Que peut-il lui être arrivé pour s'exposer ainsi ?

ADOLPHE.

Qui donc frappe à cette voûte impénétrable ?

FLORESKA, *à part.*

Je meurs d'inquiétude et d'effroi.

ADOLPHE, *s'élançant vers le premier buste à gauche.*

Serait-on parvenu à découvrir... Que vois-je? la clef confiée à Hermann...

FLORESKA.

Hermann ! fatale imprudence !

ADOLPHE.

Sachons quel est le téméraire...

FLORESKA, *courant vers le prince.*

Arrêtez, prince !

ADOLPHE.

Juste ciel ! quel soupçon !

(Adolphe repousse Floreska, tourne la clef vivement ; la trappe s'ouvre. Floreska vole aussitôt vers l'ouverture.)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, DRINK.

(Floreska, apercevant Drink, reste immobile, saisie d'étonnement et palpitant de plaisir ; tous les autres personnages demeurent interdits. Drink lui-même est stupéfait de se trouver en si bonne compagnie. Tableau.)

ADOLPHE.

Qui t'a fait descendre dans ce souterrain ?

DRINK.

Un revenant, monseigneur.

ADOLPHE.

Ne crois pas m'en imposer.

DRINK, *très-vîte.*

Monseigneur, j'vas tout vous raconter en mon âme et conscience. J'appropriais cette salle, pour la décorer au mieux ; j'imagine de mettre ces vases sur les piedestal, comme vous voyez là, monseigneur ; je veux mettre en bas le buste du seigneur guerrier que voici ; je ne puis pas en venir à bout.

ADOLPHE.

Ensuite ?

DRINK.

Au même quart-d'heure, j'aperçois une petite clef dans sa bouche ; la curiosité me tente, je tourne, et tout-à-coup le seigneur guerrier sort de c't'ouverture, avec un habit tout blanc et une paire de gros pistolets.

ADOLPHE et LE MAJOR.

Un habit blanc !

DRINK.

Il était déguisé en officier.

ADOLPHE.

C'est Frédéric ; on n'en saurait douter.

DRINK.

Il tombe sur moi à corps perdu et me jette dans ce trou en me disant que dans une heure il me ferait sortir, si je ne criais pas. Je n'ai pas crié du tout, monseigneur ; mais voyant que le revenant ne revenait pas...

ADOLPHE.

Il suffit. (*Au Major.*) Qu'Hermann soit à l'instant saisi et amené devant moi.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, HERMANN.

HERMANN.

Il se livre lui-même ; le voilà.

FLORESKA.

O douleur !

ADOLPHE.

Serviteur indigne, réponds : qui cachais-tu sous ces voûtes?

HERMANN.

Un malheureux !

ADOLPHE.

Un vil déserteur ; je le sais. Qu'est-il devenu ?

DRINK, *à part.*

Un désalteur ?

HERMANN.

Il est déjà loin de ces murs.

FLORESKA, *à part.*

Dieux ! je vous rends graces !

ADOLPHE.

Audace inouie !

HERMANN.

Mais je viens à sa place. Prince, exercez sur moi votre juste vengeance. (*bas à Floreska.*) Toujours à minuit, madame.

ADOLPHE.

N'espérez pas me fléchir par l'apparence d'un dévouement si beau ! Tous deux vous subirez le plus rigoureux châtiment. Capitaine, courez sur les remparts ; que le canon de la forteresse soit tiré sur-le-champ ; qu'à ce signal, connu dans mes états, des milliers d'hommes se mettent à la poursuite du lâche déserteur, dont je vas faire répandre partout le signalement avec profusion (*Le capitaine sort.*)

HERMANN.

Vous me condamnez, seigneur, quand ma conscience m'absout. Si je dois être puni, ce n'est point parce que j'ai secouru l'infortuné qui est venu se réfugier dans mes bras, mais pour avoir exposé ses jours par le plus fatal oubli.

ADOLPHE.

Quelle insolence extrême ! Major, faites plonger cet homme dans les cachots de la prison d'Etat.

LE MAJOR, *à part.*

Cruelle mission.

FLORESKA.

Prince, j'implore votre clémence.

ADOLPHE.

Perfide complice de mes ennemis, retirez-vous dans vos appartemens.

HERMANN, *à part et vîte.*

Elle est sauvée. (*haut.*) Frédéric et Hermann ne sont point de ce nombre, mon prince ; vous en serez convaincu, si vous daignez m'accorder un entretien secret.

FLORESKA, *à part.*

Que veut-il dire !

ADOLPHE.

Vains prétextes pour gagner un tems nécessaire sans doute au fugitif. Mais plus de délais ; qu'on l'entraîne.

LE MAJOR, *à part.*

Et c'est mon bienfaiteur qu'il faut mettre sous d'affreux verroux !

HERMANN.

Vous hésitez, Major. Faites votre devoir, partons. Hermann ne craint ni les cachots, ni la mort ; son but est rempli, son cœur est pur ; le motif qui le rend coupable ne saurait l'avilir ; et si le prince, qu'il supplie encore, eût daigné l'écouter, cet Hermann, qu'il fait mettre dans les fers, serait peut-être maintenant comblé de nouveaux bienfaits.

LE MAJOR et FLORESKA.

Etrange mystère.

ADOLPHE, *avec fureur.*

Pour la dernière fois, malheur à celui qui osera retarder d'un seul instant l'exécution de mes volontés. Vous, soldats, gardez cette porte, et veillez autour de cette galerie. Foulez aux pieds ces festons, ces guirlandes. Je veux que les apprêts de cet infâme hymen disparaissent à mes yeux, et que tout, dans mon palais, annonce la prochaine et terrible vengeance d'un souverain outragé.

(On emmène Hermann. Floreska, toujours les yeux vers lui, rentre dans son appartement. Tableau.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une campagne. Au fond de la scène, un rocher escarpé s'avance sur le Danube; en deçà, à droite des spectateurs, un sapin isolé et elevé; un banc de bois au pied. Au delà du sapin, à gauche, une chaumière; du même côté, au premier plan, un buisson.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, PÉTERS, CARLE, Pêcheurs.

(Au lever du rideau, un grand nombre de pêcheurs et pêcheuses sont dispersés sur la scène. Les uns jettent un grand épervier du sommet du rocher; d'autres arrangent leurs filets.)

CATHERINE, *sortant de la chaumière, en refermant la porte avec précaution.*

Il paraît, M. Péters, que vous avez fait une bonne pêche aujourd'hui?

PÉTERS.

Heureusement, mam'zelle Catherine; car j'avons l'ordre de porter demain, dès le point du jour, au palais de Presbourg, tout ce que j'pourrons prendre de plus beau.

CATHERINE.

J'crais ben, si c'est pour la table de not'Prince.

CARLE.

Justement. On dit qu'il y a plus de trois cents personnes invités au repas.

CATHERINE.

La belle noce que ça va faire; comme ça s'ra superbe à voir.

PÉTERS.

Vous irez, sans doute. La mère Anna, par la protection de son neveu, M. Drink, est ben sûre d'entrer avec vous.

CATHERINE.

Oui; mais ma chère maîtresse n'aime pas c'grand bruit d'la cour; et pis, d'ailleurs, à son âge...

CARLE.

On préfère le repos.

CATHERINE.

Elle surtout qui dort sur sa chaise la moitié des jours; et tenez, dans ce moment même, je profite de son sommeil pour v'nir causer un peu avec vous autres. Elle ne veut pas que je la quitte un instant, lorsqu'elle a les yeux ouverts; mais elle est si bonne, si bonne, que je ne m'ennuie jamais auprès d'elle. Ah! par exemple, quand elle ronfle, ça ne m'amuse pas.

PÉTERS.

Hé bien, vous ne pouviez pas choisir mieux vot' tems, mademoiselle Catherine ; j'nous dépêchons de plier bagage pour nous divertir et danser un p'tit brin ; et vous allez être des nôtes.

CATHERINE.

Ben volontiers.

PÉTERS.

Voyons qu'est-ce qui chante une ronde pour nous mettre en train ? (*tous regardent*)

CARLE.

Ah ! v'là not'ami Robert.

CATHERINE.

Le chanteur de tout le canton.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

ROBERT.

Bonjour, les amis, bonjour.

PÉTERS.

Tu viens ben à propos, va ; j'voulons danser, vîte une chanson.

ROBERT.

Comm'ça tout de suite ?

CATHERINE.

Tout d'suite, tout d'suite, M. Robert.

ROBERT.

C'est m'prendre au dépourvu.

PÉTERS.

Tu en sais par douzaine.

ROBERT, *cherchant.*

Attendez donc ! Par ma foi, v'là une petite ronde nouvelle que j'avons appris hier : on la nomme *la Pêcheuse du Danube.*

TOUS.

En rond, en rond.

ROBERT.

AIR. (*Nouveau.*)

Sur le bord du Danube, un soir
Pêchait la gentille Claudine ;
V'la qu'auprès d'elle, à la sourdine,
Un petit pêcheur vint s'asseoir :
Quand vous guettez quelqu'angillette,
Fuyez à l'approche d'un garçon ;
Craignez, craignez, jeune fillette,
Qu'amour vous prenne à l'ameçon.

Près du pêcheur entreprenant
La pauvrette s'émeut et tremble ;
Venez, nous pêcherons ensemble
Dit l'enjoleur en l'entraînant ;

Quand vous guettez, etc. etc.

Envain la belle se fâcha ;
Le rusé qui vint la surprendre,
Fût si pressant, si doux, si tendre,
Que la pêcheus' tout d'bon pêcha :

Quand vous guettez, etc. etc.

(Au milieu de la ritournelle, on entend Anna appeler dans l'intérieur de la chaumière.)

Catherine ! Catherine !

CATHERINE.

Bon dieu, nos chants auront réveillée not' maîtresse ! oh ! comme je vais être grondée. (*Elle rentre en courant.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté CATHERINE.

PÉTERS.

Continuons, continuons.

ROBERT.

Il y a encore plus de quinze couplets ; mais j'n'avons pas le tems aujourd'hui ; faut que j'poursuive mon chemin. Au revoir, au revoir.

PÉTERS.

Hé ben, en ce cas-là, une contredanse, nous autres.

TOUS.

Adieu, Robert, adieu.

(Ballet. Les danses sont interrompues tout-à-coup par le bruit de plusieurs coups de canon dans l'éloignement)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANNA, CATHERINE, *sortant de la chaumière.*

ANNA, *un tricot à la main.*

Ah ! bon dieu, mes enfans, entendez-vous ? entendez-vous ?

UN PECHEUR.

Oui, mère Anna, on tire le gros canon de Presbourg.

(Le canon se fait entendre de nouveau.)

CATHERINE.

Encore !

ANNA.

Quelque prisonnier d'Etat s'est échappé de la forteresse.

LE PECHEUR.

Peut-être ben n'est-ce qu'un déserteur.

ANNA.

Il faut donc qu'il soit d'un rang distingué, car ordinairement ce n'est que trois coups. Demain, au surplus, je serai mieux instruite que toute autre de cet événement; c'est la veille de ma fête, et mon petit neveu, Drink, ne manquera pas de m'apporter son bouquet et me contera cela.

LE PECHEUR.

Et que sait-on ? c'est peut-être un malfaiteur? Au surplus, j'nous embarrassons pas d'tout ça; c'est l'ordre de not' souverain, faut l'executer. Vîte, courons nous armer et mettons-nous en campagne. Adieu, mère Anna.

(*Les pêcheurs et pêcheuses sortent joyeusement.*)

SCENE V.

ANNA, CATHERINE.

CATHERINE.

Oh ! les méchans !

ANNA, *s'asseyant.*

Le nombre des bons diminue tous les jours, ma pauvre Catherine; je crois que la race finira par s'en perdre tout-à-fait.

CATHERINE.

Bonne maîtresse, puisque vous vous remettez à travailler, voulez-vous que j'apporte ici mon ouvrage, j'aime tant à vous écouter ?

ANNA.

Volontiers, ma fille, volontiers. (*elle court chercher un rouet dans la chaumière.* Non, pas de ce côté-là, à ma droite. C'était là la place accoutumée de ma pauvre Louisa; je veux encore quelquefois me croire auprès d'elle.

CATHERINE.

C'est ce que je voulais éviter, bonne maîtresse. Tenez, voilà déjà vos yeux qui se remplissent de larmes.

ANNA, *soupirant.*

Elle n'est plus ! le ciel m'a repris ma fille ! Ah ! oui, je pouvais la nommer ainsi. L'infortunée créature ! elle a été bien punie d'un malheureux amour.

CATHERINE.

Bonne maîtresse, il y a long-tems que vous me promettez de raconter tout-à-fait cette triste aventure; vous m'avez ben dit qu'un beau monsieur, qui chassait quelquefois dans ces environs, ayant rencontré là-bas dans la grande prairie, mam'zelle Louisa, en était devenu si amoureux, si amoureux, qu'il venait ensuite tous les jours au même lieu, exprès pour la voir et lui parler. Mais je n'en sais pas davantage.

ANNA.

Je vais t'apprendre le reste, ma pauvre Catherine, pour

que les malheurs de Louisa te préservent d'en éprouver jamais de semblables : mais de la discrétion, Catherine.

CATHERINE.

Ah ! oui, not' maîtresse.

ANNA.

Pendant un voyage que je fus obligée de faire à vingt lieues de ce hameau, pour recueillir l'héritage d'un frère, Louisa resta seule gardienne de ma chaumière ; le monsieur de la ville, dont Louisa n'a jamais voulu avouer le nom, employa tout pour séduire cette malheureuse enfant ; il viola même l'asile de l'innocence... et disparut, laissant Louisa avec ses regrets et avec un gage trop certain de sa faiblesse pour ce vil suborneur... Juges, mon enfant, de ma douleur, de la sienne lorsqu'à mon retour et au bout de quelques mois, elle m'avoua, en tombant à mes pieds, qu'elle était mère sans être épouse. La honte et le chagrin la conduisirent au tombeau deux années après. *(elle tire un petit sac de peau.)* Voici la lettre où ses dernières volontés sont écrites... C'est au lit de mort qu'elle me l'a remit, en exigeant de moi la promesse de ne la donner à son fils que lorsqu'il aurait atteint sa vingt-cinquième année, et je tiendrai ma parole l'année prochaine.

CATHERINE.

Mais qu'est-il donc devenu ?

ANNA, *plus bas.*

Je l'ai élevé jusqu'à l'âge de cinq ans, sous le nom de petin Jacques, disant partout que c'était un enfant trouvé... Mais le brave Hermann...

CATHERINE.

L'intendant du palais de Presbourg.

ANNA.

Lui-même, et ancien ami de feu mon pauvre homme, l'un des premiers gardes-chasse des Princes palatins, le prit avec lui, en me disant : Anna, le tems est un grand maître ! il découvrira des secrets importans.

CATHERINE.

Des secrets importans... Qu'est-ce que c'est que cela.

ANNA.

Regarde bien... si c'était ce pauvre homme que l'on poursuit, je rentre sur-le-champ.

CATHERINE.

Madame ! madame ! c'est M. Drink.

ANNA, *se levant.*

Mon neveu !

CATHERINE.

Entouré d'une foule de villageois.

ANNA.

Est-il possible.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DRINK, Villageois.

DRINK, *apercevant Anna et courant dans ses bras.*
Ma tante, ma tante Anna.

ANNA.

Mon cher Drink ! qui t'amène déjà ?

DRINK.

Ce n'est pas le plaisir de vous souhaiter votre fête, d'abord, je vous le dis, quoique je vous aime plus que moi-même.

ANNA.

Quoi donc ?

DRINK.

L'histoire la plus terrible qui soit jamais arrivé dans l'univers du monde. (*étalant un long rouleau.*) Tenez ; regardez ce papier écrit en lettres moulées. C'est le signalement d'un désalteur, comme on n'en a jamais vu de la vie. Il est fameux celui-là, allez.

ANNA.

Oui, j'ai entendu le canon.

DRINK.

Pardienne, on l'a tiré partout, sur les remparts, sur les bastillons, sur les montagnes, sur les grandes routes, dans les chemins de traverses, etc. et ça, par ordre du prince lui-même, qui veut le r'avoir vif ou mort, pour le faire punir.

ANNA.

Est-il possible ?

DRINK.

Oh ! c'est la vérité. Il y a plus de trois cent mille, bah ! plus de deux cent cinquante mille personnes après lui... Double récompense, cette fois ci, pour celui qui l'attrappera.

ANNA.

Et tu veux aussi ?...

DRINK.

Comme tous les officiers de la maison du prince, comme tous les bons serviteurs qu'il a fait partir sur-le-champ. Moi, quand j'ai vu qu'il n'y aurait plus de repas de noces, je me suis offert tout d'abord pour apporter et distribuer dans not' endroit un gros paquet de ces pancartes, où est-ce que son physionnement est écrit... Je suis plus intéressé qu'un autre, par colère, à ce que je sois revengé.

ANNA.

D'un malheureux !

DRINK.

Il a fait le revenant... C'est l'histoire d'un souterrain

dans une tête de bronze ; vous ne savez pas ça... ça fait redresser les cheveux...

ANNA.

Toi ! que j'ai toujours vu si bon, si sensible.

DRINK.

J'ai du sentiment ; je le sais : je suis bon ; mais il ne faut pas être bête. Je vous racheverai le pourquoi quand j'aurai contenté ce monde. (*à Anna.*) Ils veulent tous un de ces papiers ; il ne me reste plus que celui-ci ; j'ai donné les autres le long du chemin... Je ne vois qu'un moyen de les satisfaire tous ensemble ; c'est de coler mon dernier à ce grand arbre. Ma tante, donnez-moi quatre épingles, s'il vous plaît.

ANNA, *avec humeur.*

Je n'en ai pas.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

DRINK.

Ah ! en velà sur le bord de ma manche. (*il va poser le papier.*) Au moins ça fera que tout un chacun pourra lire à son aise. Le signalement est affiché.

ANNA.

Que d'empressement contre un misérable.

DRINK.

C'est pas moi ; c'est l'ordre de la loi ; et quand même ce serait moi qui y en voudrait, croyez-vous que j'aurais tort ? n'a-t-il pas pris mon habit neuf cramoisi mordoré, quand il est sorti du souterrain pour m'engloutir. (*coup de tonnerre dans le lointain.*) Allons, le tonnerre s'en mêle aussi ! quelle journée, mon dieu !

ANNA.

Je ne conçois rien à ce que tu dis.

DRINK.

Comment faut-il donc vous l'expliquer. (*coup de tonnerre.*) Oh ! comme l'orage vient ! quel nuage noir par là-bas.

ANNA.

Tu dis que ce déserteur à pris ton habit ?

DRINK.

Vous le voyez ben, puisque j'ai été obligé de me rechanger avec celui de mon apprentissage, qui commence déjà à m'être un peu court. (*Le tonnerre s'approche.*) Tenez, que je vous conte encore... (*Grand coup de tonnerre.*) Ah ! Dieu, quel tems de possédé ; entrons chez nous, ma tante, je vas vous dire ça au plus juste. (*aux paysans.*) Venez aussi, vous autres, si vous voulez tout savoir.

ANNA.

Oui, venez vous mettre à l'abri. (*éclats de la foudre, tous jettent un cri.*) Haye ! (*Anna, Catherine, Drink, se bouchent les oreilles.*) Miséricorde ! (*ils entrent tous dans la chaumière.*)

SCENE VII.

FRÉDERIC.

(Il parait au milieu des éclairs et descend avec peine à travers les rochers Il s'arrête un moment accablé de fatigue, succombe, se relève et dit, en levant les mains vers le ciel :)

Quoi ! ce n'est pas assez des hommes, de mes cruels persécuteurs ! le ciel en feu ! les élémens ! la nature entière se déchaînent aussi contre moi. (*il est descendu et regarde çà et là ; il cherche la cabane d'Anna qu'il ne peut distinguer encore.*) J'erre. . . je cherche envain. . . Mais je ne dois pas être loin de la chaumière d'Anna ; du berceau de mon infortune. J'aperçois une faible clarté... Voici bien le grand rocher sur le bord du Danube... L'arbre élevé qui se dessine dans l'ombre ; je reconnais ce site agreste : c'est là, oui, c'est là que les soins de cette vertueuse Anna ont soutenu pendant cinq années mon enfance ; c'est là que Floreska doit se rendre avec le digne Hermann, mon unique appui, si de nouveaux malheurs ne s'opposent point à leur fuite... Je tremble que ce misérable que j'ai fait descendre dans le souterrain, ne fasse quelque bruit avant qu'on ait pu, sans témoin, lui rendre la liberté... Qu'entends-je ? Ciel ! quel est ce bruit confus... Nombre de personnes sont rassemblées dans cette chaumière... (*il écoute.*) On prononce mon nom ! Ils parlent de l'arrêt du déserteur. (*effroi de Frédéric.*) Frédéric ! Frédéric déserteur ! confondu parmi les lâches... Cette idée me tue... Mais où porter mes pas ? où fuir ? où trouver une autre retraite ?... Ah ! je succombe à tant de maux... les craintes, les dangers, une marche forcée, l'effroi, la fatigue, l'épuisement. . . Dieu ! soutiens mon courage, il m'abandonne... Hélas ! je ne puis traîner plus loin ma déplorable existence. Floreska ! Anna ! plus d'abri, plus d'espoir... mes genoux fléchissent... O ciel ! je tombe anéanti. (*il s'assied ou plutôt tombe sur un banc.*)

SCENE VIII.

FREDERIC, *sur le banc*, DRINK, *sortant de la chaumière avec une lumière*, Paysans.

DRINK, *à demi-voix.*

L'orage est passé ; mais comme vous dites fort bien, faut pas faire de bruit du tout ; il se pourrait queuqu'fois qu'il rôdat par ici, ousqu'il n'y a que cette chaumière ; queu coup, si on pouvait le pincer comme ça à la muette.

UN PAYSAN, *à demi-voix.*

Le tems est toujours ben noir... Quoiqu'ça, j'allons retourner au village ; en prenant le petit sentier, dans un quart-d'heure j'y serons rendus.

DRINK, *à demi-voix.*

Regardez-bien le long du chemin, dans les fossés, dans les ornières, et souvenez vous qu'il a mon habit cramoisi mordoré... Bon soir, bonne nuit, bonne nuit. (*Tous les paysans s'éloignent, il court après eux.*) Dites donc, amis, dites donc.

UN PAYSAN, *avançant un peu.*

Quoi ?

DRINK.

Voulez-vous relire le signalement avec une lumière pour vous rafraîchir la mémoire.

(Il tend sa lumière vers l'arbre, mais la retire à la réponse du paysan.)

UN PAYSAN.

Nous l'avons assez lu ; d'ailleurs le vent l'aura ben sûr emporté : adieu, adieu.

(Les paysans, tâtant leur chemin avec leurs bâtons, disparaissent successivement.)

SCENE IX.

FREDERIC, *sur le banc*, DRINK, *au fond du théâtre.*

DRINK.

Quand je dis, le vent l'aura ben sûr emporté ; je n'en crois rien, moi ; je l'avais trop solidement attaché. Ça serait plutôt la pluie qui l'aurait abîmé. En tout cas faut voir à voir ça, et s'il est resté, l'ôter pour la nuit.

(Il s'avance avec la lumière à la main ; aperçoit quelque chose sur le banc.)

Qu'est-ce que c'est que ?... (*il regarde.*) Mon dieu ! un homme ! est-il mort, ou dort-il ? (*Frédéric pousse un soupir.*) Il n'est pas mort. Je crois qu'il rève. (*il se rapproche un peu plus.*) Qu'est-ce que je vois donc ? mon habit !

(Le tremblement le saisit, sa lumière vacille dans ses mains, il respire à peine et répète a voix basse.)

Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! c'est lui ! c'est lui-même ! le Désalteur ; s'il se réveillait et qu'il me reconnût, ça serait fait de moi. (*il recule tout en parlant*) Faut courir après les villageois. . . il est pris, il est pris ! Hé ben, v'là que je ne peux plus avancer ni reculer. Je sens un quelque chose là. (*montrant son cœur.*) qui semble me dire : Drink, qu'est-ce qui t'a fait à toi, c'pauvre homme, pour le livrer comme ça ? il a prit ton habit ! ô c'est vrai qu'il m'a pris mon plus bel habit ; mais peut-être ben qu'il te le rendra un jour c'thabit. Mais toi, si tu es cause de sa mort, tu ne pourras pas lui rendre la vie !...

SCENE X.

FREDERIC, *toujours sur le banc*; DRINK, CATHERINE.

CATHERINE, *à la porte de la chaumière.*

Monsieur Drink, on vous attend...

DRINK.

Paix donc ! paix donc.

(Il fait rentrer Catherine et la suit en appelant à voix basse.)

Ma tante ! ma tante ! ma tante ! (*il disparaît avec Catherine.*)

SCENE XI.

FREDERIC, *reprenant ses esprits.*

Où suis-je ? qui me poursuit ? qui m'observe ? on a parlé.

SCENE XII.

FREDERIC, *promenant ses regards, est dans l'attitude d'un homme aux écoutes.* Deux OFFICIERS, *avec leurs pelotons de grenadiers.*

LE CAPITAINE.

Maudit soit le misérable déserteur qui nous fait courir par des chemins du diable et par un tems d'enfer.

FRÉDÉRIC, *bas.*

Ah ! je ne me suis point trompé... On vient.

LE CAPITAINE, *au détachement.*

Alte.

LE LIEUTENANT.

Morbleu, vous avez raison, mon capitaine, nous sommes exténués de lassitude.

FRÉDÉRIC, *encore plus bas.*

Dieu ! ils sont là tout près de moi ; si je fais un pas ils vont m'apercevoir et m'entendre.

LE LIEUTENANT.

Il faut nous asseoir au pied de quelqu'arbre, la terre sera moins mouillée.

FRÉDÉRIC, *très-bas et vîte.*

Le ciel m'inspire !

(Les officiers s'approchent en cherchant ; Frédéric se glisse furtivement sous le banc. Le capitaine qui s'est avancé dit à son lieutenant en apercevant le banc.)

LE CAPITAINE.

Tiens, voici justement un banc ; il y a place pour deux.

LE LIEUTENANT.

Par ma foi, oui. (*il tire une petite bouteille d'osier.*) Mon capitaine, un petit coup.

LE CAPITAINE.

Volontiers.

LE LIEUTENANT, *après avoir bu.*

Nous avons assez battu la forêt.

LE CAPITAINE.

Les grands chemins, les rocs, les détours ! et personne, aucun des coupables saisi.

LE LIEUTENANT.

C'est ce Frédéric que je voudrais tenir.

LE CAPITAINE.

Et moi, l'intendant du palais, ce rigide Hermann, qu'on croyait si probe ! qui a favorisé l'évasion du déserteur et la fuite de la princesse.

LE LIEUTENANT.

Je ne voudrais pas être à la place de notre Major qui a laissé échappé Hermann de la prison d'Etat.

LE CAPITAINE, *avec mystère.*

Rosback, j'ai un certain pressentiment.

LE LIEUTENANT.

Quel est-il, mon capitaine ?

LE CAPITAINE.

Je crois qu'il y a quelque chose là-dessous.

(*Frédéric fait un mouvement d'effroi.*)

LE LIEUTENANT, *bas.*

Et moi aussi ; depuis quelques instans j'ai la même pensée.

LE CAPITAINE.

Il faut voir...

LE LIEUTENANT, *frappant du pied.*

Oui... il faut voir ce que tout cela deviendra.

(Frédéric laisse échapper un gros soupir ; les deux officiers se retournent et écoutent.)

LE CAPITAINE.

J'avais cru entendre...

(Un grenadier, assis non loin d'eux, étend ses bras et reprend sa respiration avec assez de force pour être entendu.)

LE LIEUTENANT.

Ce sont nos hommes qui reposent.

LE CAPITAINE.

Il régnait une grande intimité entre l'intendant et le Major.

LE LIEUTENANT.

Ce dernier lui avait, dit-on, de grandes obligations. Encore un petit coup.

LE CAPITAINE.

Pour le dernier, soit ; puis après, en marche.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DRINK, ANNA, CATHERINE.

(Ils s'avancent à pas comptés avec une lanterne.)

DRINK.

Venez, je vous dis, vous allez le voir étendu sur ce banc.

ANNA, *bas.*

Quelle imprudence. (*à Catherine.*) Tu mettras le petit panier de provision tout auprès de lui, bien doucement, ma fille.

CATHERINE, *bas.*

Oui, bonne maîtresse.

DRINK.

Par après, j'trouv'rai ben l'moyen de l'réveiller, sans qu'il s'en aperçoive, pour le renvoyer d'ici.

(Tous trois s'avancent avec précaution.)

LE CAPITAINE, *bas au Lieutenant.*

Qui s'avance à pas lents ?

LE LIEUTENANT.

Je crois entrevoir...

LE CAPITAINE.

Chut.

(Drink, qui avait toujours caché la lumière de sa lanterne, la tourne pour montrer le déserteur, qu'il croit endormi, dit à voix-basse à Anna :)

DRINK.

Tenez, regardez.

(La lumière éclaire les deux officiers, qui se lèvent. Surprise, effroi.)

LE CAPITAINE.

Qui va là ? aux armes.

ANNA et CATHERINE, *jetant un cri.*

Ah ! mon dieu !

DRINK.

Hola là !

(Les soldats, qui étaient en arrière, accourent et les investissent ; Catherine dépose son panier contre le buisson.)

Messieurs, n'ayez pas peur de nous, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Où vas-tu ? que veux-tu ? d'où sors-tu ?

DRINK, *montrant la chaumière.*

Je sors de là, j'allais-là avec ma tante que v'là, j'ai crié hola là, ne vous croyant pas là ; guia pas plus de mal que cela, et à présent je m'en vas.

LE CAPITAINE.

Non, demeure. Que venez-vous faire ici tous trois à cette heure ?

DRINK.

Il n'est pas si tard, si tard.

ANNA.

Messieurs, c'est que j'avais oublié...

DRINK.

Oui, ma tante avait oublié ses lunettes dans cet endroit, où elle travaille tous les jours; preuve de ça, velà sa maison ; cet arbre et ce banc sont à elle. Si ces messieurs voulaient nous faire l'honneur de se rafraîchir d'un verre de vin de Tokai, ils n'ont qu'à entrer, tous, tous, sans façon. Ma tante, vous n'avez pas bu c'te demi-bouteille que je vous ai donnée l'année dernière, pour vot'fête, n'est ce pas ?

LE LIEUTENANT.

Tais-toi, bavard ?

LE CAPITAINE.

On ne vient pas avec tant de précaution; ces gens sont suspects.

DRINK.

Comment, suspects ? apprenez que je suis...

LE LIEUTENANT.

Paix !

LE CAPITAINE, *bas au Lieutenant.*

Si c'était pour le déserteur ? s'ils le cachaient dans cette habitation ?

LE LIEUTENANT, *du même ton.*

S'ils venaient à la découverte pour savoir s'ils pourraient le faire sortir sans dangers...

LE CAPITAINE.

Sur le champ une perquisition dans cette chaumière.

LE LIEUTENANT.

Je m'en charge.

LE CAPITAINE.

Moi, je garde ces issues.

(*Le lieutenant et une partie du détachement entrent dans la chaumière.*)

ANNA.

Oh ! cherchez tant que vous voudrez, vous verrez si nous sommes capables de vous en imposer.

DRINK.

Moi, qui vous parle, je me trouve ici pour la même affaire que vous, pour le déserteur. Quand je dis pour, c'est contre; car je lui en veux d'une rude force, allez; il m'a volé mon habit...

LE CAPITAINE.

Il est donc venu dans ce lieu ?

DRINK.

Il paraît que mon corronel n'a pas l'avantage de me remettre pour le quart-d'heure; c'est moi qui me nomme Drink, le frotteur en chef du palais de Presbourg, à qui est arrivé la terrible cartastrorphe de la Tête de bronze.

LE CAPITAINE.

En effet, je crois reconnaître cet original.

DRINK.

J'ai été envoyé en courrier, dans ce pays, pour apporter des signalemens par douzaine; preuve, v'là mon dernier. V'nez voir, mon corronel, accroché à cet arbre; si je ments, que le ciel nous éteigne la vue à tous deux.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE LIEUTENANT et ses Soldats, *sortant de la cabane.*

LE CAPITAINE.

Eh-bien ?

LE LIEUTENANT.

Rien. Aucune indice, aucune trace de ceux que nous cherchons.

LE CAPITAINE.

Allons, poursuivons notre route. (*à Drink et Anna.*) Vous autres, rentrez, et ne vous exposez pas une autrefois à semblable rencontre.

ANNA.

Soyez-en ben sûr, M. l'officier.

DRINK.

Bonsoir, mon corronel ; bonne capture.

LE LIEUTENANT, *bas au Capitaine.*

Ces gens-là me donnent cependant certains soupçons...

LE CAPITAINE, *du même ton.*

J'ai mon projet. (*haut.*) Partons.

SCENE XVII.

DRINK, ANNA, CATHERINE, FRÉDÉRIC, *sous le banc.*

FRÉDÉRIC, *se relevant avec précaution et se cachant contre les arbres.*

Quelle affreuse agonie ! Mais, ô fatalité ! plus de refuge ! il faut que cet être, né pour ma perte, m'ait devancé dans ce lieu, et me prive même d'asile et de secours !

DRINK, *descend la scène.*

Ils peuvent se flatter de m'avoir fait une fière peur.

CATHERINE.

J'en suis encore toute tremblante.

ANNA.

C'est toi qui est cause de tout cela par tes visions.

DRINK.

Moi ?... Quand je vous dis que le désalteur était là. (*montrant le banc.*) Je l'ai vu comme je vous vois.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Qu'entends-je ?

ANNA, *s'en allant.*

Tu ne sais ce que tu dis. Rentrons. Catherine, qu'as-tu fait du petit panier.

CATHERINE.

Le voici, not'maîtresse. Je l'avais caché bien vîte lorsque j'ai vu les soldats.

DRINK.

Ma tante, il faudrait le laisser sur le banc, il reviendra peut-être, ce pauvre malheureux.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Quel langage !

ANNA.

Il n'en démardra pas.

DRINK.

Mais v'nez donc, que je vous montre comme il était, quand je l'ai aperçu de mes propres yeux. Tenez. (*il se met à la même place et dans la même position*) étendu à cette même place, et tout absorbé comme dans un évanouissement de sommeil.

CATHERINE.

Quel bonheur qu'il n'a pas été surpris.

ANNA.

C'est donc le ciel qui l'a avertit du danger.

DRINK, *toujours assis.*

Ça m'a causé une douleur d'sensibilité, qui m'a suffoqué sur le coup. Il semblait me dire, d'un air de douceur : Animal que tu es, c'est toi qui es l'auteur d'mon infortune. Allez, ma tante, tantôt vous me parliez de mon naturel pour l'humanité, je l'ai bien ressenti dans l'moment, et je le ressens ben encore, car, (*s'attendrissant par dégrés.*) car, si j'le voyais là devant moi, c'pauvre garçon, j'me jetterais dans ses bras, et je lui demanderais pardon, tant pardon, tant pardon...

FRÉDERIC, *accourant au milieu de la scène.*

Hé bien, il te l'accorde. Silence ! silence !

(Anna et Catherine reculent d'effroi, Drink saute en arrière. Tableau.)

Oui, c'est moi ; ce malheureux que l'on poursuit avec tant d'acharnement.

DRINK, *à part, et respirant à peine.*

C'est décidé, j'mourrai d'une peur aujourd'hui.

FRÉDÉRIC.

Femme respectable ! calmez vos sens, vous voyez devant vous l'infortuné qui reçut le jour dans votre chaumière, le capitaine Frédéric, élevé par Anna, sous le nom de petit Jacques.

ANNA, CATHERINE, DRINK.

Jacques !

FRÉDÉRIC, *dans les bras d'Anna.*

Appui de mon enfance, sauvez, sauvez celui que vous avez chéri ; les dangers, la mort m'environnent. Vous saurez quels motifs m'ont rendu coupable, et je le serai moins à vos yeux.

ANNA, *allarmée et le serrant toujours.*

Vous, mon cher Jacques ?

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est lui-même. L'intendant Hermann, mon généreux

protecteur, doit bientôt me rejoindre en ces lieux avec une épouse adorée : vous saurez tout. Mais jusqu'à son arrivée, sauvez, sauvez Jacques et Frédéric.

ANNA, *hors d'elle-même.*

Si je les sauverai ? oui, oui, tous deux au péril de ma vie.

(La musique exprime le galop de plusieurs chevaux. Stupeur et silence.)

DRINK, *écoutant au pied de la montagne.*

C'est de la cavalerie.

ANNA, *entraînant Frédéric.*

Venez, venez tous.

DRINK, *toujours en observation.*

Je crois apercevoir, au clair de la lune, plusieurs détachemens sur la hauteur de ces rochers ; on dirait qu'ils se croisent ; j'vois les manteaux blancs.

UNE VOIX, *dans le lointain.*

Qui vive !

UNE AUTRE VOIX *répond, elle est moins éloignée.*

Cavalier du prince.

DRINK.

Entendez-vous ?

ANNA.

Ils approchent ; entrons, entrons.

FRÉDÉRIC.

Mais si ces détachemens faisaient aussi des perquisitions ?

CATHERINE.

C'est vrai, il y aurait du danger ; il ne faut pas que le Capitaine entre chez nous.

FREDERIC, *agité.*

Quel moyen ?

CATHERINE.

Ce gros buisson ?

DRINK, *pendant ce tems a cherché un endroit pour le soustraire.*

Oui, il en tiendrait quatre comme vous ; cachez-vous dedans.

CATHERINE.

Entrez vîte, et prenez ce petit panier.

FRÉDÉRIC, *entrant.*

O Providence !

ANNA, *levant les mains vers le ciel.*

Nous l'implorons pour ton salut.

(Ils rentrent. Drink le dernier, après avoir encore été à la découverte, revient en courant et se précipite dans la chaumière.)

SCENE XVII.

FLORESKA, *couverte d'un manteau bleu, coëffée d'un grand bonnet de grenadier à cheval*, BRENNER et FRANK *la suivent déguisés comme elle*, FREDERIC, *caché*.

FLORESKA, *à voix bas*

Voilà la chaumière.

BRENNER.

Nous ne sommes qu'à un quart de lieue du village d'Heils-Brunn ; c'est bien ici.

FLORESKA.

C'est là qu'il doit être.

FRÉDÉRIC, *écartant les feuillages, et à voix très-basse.*

J'étais perdu, si je fusse entré.

BRENNER.

Frappons.

FLORESKA, *tirant Brenner et Frank à l'autre extrémité de la scène.*

Attendons que nous soyons tous réunis. Ne pouvons-nous pas nous tromper ? Rien sans notre guide ; sa précaution est des plus sages ; le pas des chevaux aurait pu donner l'éveil. Hermann sait tout prévoir.

FRÉDÉRIC, *bas et à part.*

Me trompé-je ?

BRENNER, *bas à Floreska.*

J'entends du bruit dans ce feuillage.

FRÉDÉRIC, *bas et à part.*

On a prononcé le nom d'Hermann ; avançous un peu.

FRANK, *bas à Floreska.*

Nous sommes observés.

FLORESKA, *bas.*

Que dites-vous ?

FRÉDÉRIC, *bas et à part.*

Dieu ! je suis aperçu ! quittons ce buisson.

(Il se glisse le long des arbres.)

FLORESKA, *agitée.*

Un homme fuit dans l'ombre.

BRENNER.

Sans doute, il va chercher du renfort ; fondons sur lui.

(Brenner et Frank, le sabre à la main, s'élancent sur Frédéric, lorsqu'il est déja près du grand rocher ; ils le saisissent et l'entraînent sur l'avant-scène, et le terrassent. Tableau.)

FRÉDÉRIC, *renversé.*

Frappez, frappez ; oui, c'est Frédéric !

FLORESKA, BRENNER, FRANK.

Frédéric !

FLORESKA.

(Elle jette son manteau et se précipite dans les bras de Frédéric.)
Mon époux !

FRÉDÉRIC.

(Ils s'embrassent étroitement. Tableau. Drink paraît à la fenêtre de la chaumière.)

FRÉDÉRIC.

Frank, Brenner ! mes amis... J'ai peine à respirer ! quelle méprise ! (*La rampe lève à demi.*)

SCENE XVIII.

Les précédens, HERMANN.

FLORESKA.

C'est Hermann ! (*ils vont au-devant de lui.*)

FRÉDÉRIC.

Notre libérateur !

HERMANN.

Modérez ces transports, hâtons-nous.

DRINK, *à la fenêtre de la chaumière.*

Ma tante, ma tante, M. Hermann est arrivé.

FRÉDÉRIC, *avec la plus vive émotion.*

Incomparable ami ! Comment avez-vous échappé au courroux du prince ? J'ai appris que déjà vous étiez renfermé dans une étroite prison.

HERMANN.

D'où je me suis évadé, graces au dévouement du major Durkrem. « Je vous dois tout, m'a-t-il dit, laissez-moi être » heureux. Le plus beau jour est celui où l'on sert la recon- » naissance et l'amitié. »

SCENE XIX.

Les précédens, ANNA, CATHERINE, DRINK.

(Ils sortent de la chaumière. Anna va droit à Hermann.)

ANNA.

O mon brave M. Hermann ! père des malheureux, le ciel vous envoie pour soustraire Frédéric à la mort.

FRORESKA, *pressant Frédéric.*

L'aspect de mon époux va doubler mon courage. Oui, à l'ardeur qui m'anime, à la force que donne cet amour pur et légitime, qui ne connaît point d'obstacles ; je le sens, des milliers de soldats ne pourraient arracher Frédéric de mes bras.

HERMANN, *rapidement.*

Nous n'avons pas un instant à perdre. Armes et chevaux sont à l'autre bord du Danube ; la barque, qui les a transportés, ne peut tarder à paraître au pied de ce rocher.

DRINK.

Je cours vers le rivage.

HERMANN.

Drink ici ? misérable !

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons rien à craindre de lui ; j'ai eu cette nuit des marques certaines de son bon cœur et de son zèle.

ANNA.

J'en réponds comme de moi-même.

BRENNER, *courant vers le rivage.*

La barque s'avance.

HERMANN, *à Anna.*

Il faut nous séparer.

DRINK, *à voix basse et avec mystère.*

Voici la barque.

HERMANN.

Partons.

FLORESKA.

O mon dieu ! veille sur mon époux.

(Tous se dirigent vers le rivage.)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT, Soldats.

(Le lieutenant paraît avec précaution, sur le sommet du rocher, il donne des ordres à la muette, et tire un coup de pistolet. Des soldats paraissent à l'instant de divers côtés. Epouvante, effroi. Tableau.)

LE CAPITAINE.

Bas les armes, vous êtes tous mes prisonniers.

FLORESKA, *le sabre à la main.*

Le premier qui s'avance, tombe mort à mes pieds.

LE CAPITAINE, *à ses grenadiers.*

Apprêtez armes, joue... (*Floreska se met devant Frééric.*)

HERMANN.

Barbares, arrêtez. Vous ne savez pas quel sang vous allez répandre.

FRÉDÉRIC.

Retirez-vous, grenadiers ; vous connaissez la fureur de Frédéric au milieu des combats.

LE CAPITAINE.

Les grenadiers ne reculent jamais.

FLORESKA, *à Hermann et les siens.*

Braves amis, défendez cette barque ! protégeons la fuite de Frédéric, où mourrons avec lui.

(Le tocsin sonne. Les grenadiers s'élancent la bayonnette en avant, s'emparent du rivage et repoussent Floreska, Frédéric, Hermann et les siens. Combat.)

FLORESKA, *après le combat, s'écrie* :

Fuis, fuis, Frédéric ; échappe au supplice.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, Paysans.

(Le tocsin redouble. Des paysans armés arrivent de toutes parts ; on se met à la poursuite de Frédéric, qui gravit le rocher; des soldats et des paysans courent après lui. Frédéric, sur le point d'être saisi, se précipite, du sommet du rocher, dans le Danube. Cri général d'effroi. Floreska tombe d'un côté de la scène, Hermann et ses affidés de l'autre, sont renversés sous les bayonnettes. Plusieurs soldats font feu du sommet du rocher dans le fleuve.)

(*Tableau général.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière. Au fond, la porte d'entrée et deux grandes fenêtres ouvertes, laissant voir au loin dans la campagne; à droite du public, une table rustique; du même côté, et à gauche du spectateur, deux portes parallèles et qui communiquent à des salles voisines.

SCENE PREMIERE.

DRINK, CATHERINE, *regardant passer les soldats.*

(Au lever du rideau, on voit un cordon de grenadiers cerner à grands pas l'extérieur de la chaumière : une sentinelle à chacune des portes parallèles.)

DRINK.

En v'là-t-il ! en v'là-t-il ! la chaumière sera bloquée ni pus moins qu'une forteresse en état de siège.

CATHERINE.

Et c'est pourtant vous, M. Drink, qui êtes la première cause de tout cela.

DRINK.

Oh ! ne m'en parlez pas, Catherine ; vrai, ça me fend le cœur : je suis ben puni de la curiosité pour cette maudite tête de bronze.

SCENE II.

ANNA, DRINK, CATHERINE.

ANNA, *sortant de la salle à droite du public.*

Chut, chut, la jeune et malheureuse comtesse est dans un grand accablement; un peu de sommeil lui ferait tant de bien. Je vais auprès de M. Hermann, le pauvre homme a besoin de consolation.

DRINK.

Il n'est pas triste du tout. J'ai regardé tout-à-l'heure à travers les fentes de la porte, avec la permission du camarade; il se promène en long et en large, une main dans sa poche et l'autre les bras croisés.

ANNA.

Il vit comme nous dans l'espoir que le pauvre Frédéric, qu'on dit être excellent nageur, sera parvenu à se soustraire à tous ceux qui le poursuivent.

DRINK.

Ah ! comme il faisait le plongeo !

ANNA.

Tandis que je vais causer avec le bon M. Hermann, toi, tu vas aller au village chercher des provisions; car, jusqu'au retour du courier que l'on a envoyé à Presbourg, nos deux infortunés prisonniers auront sans doute besoin de quelque chose.

CATHERINE.

Faut-il que j'aille avec M. Drink?

ANNA.

Non, non, tu peux m'être utile ici.

DRINK.

Ma tante, dans vot' conversation avec M. Hermann, je vous en prie, ne lui parlez pas de moi, à moins que ce ne soit pour lui dire de m'oublier tout-à-fait.

ANNA.

Oui, oui. Tiens, voilà de l'argent; achète ce que tu trouveras de plus beau et de meilleur.

DRINK.

Ah! pour ça, ma tante, vous savez que je suis renommé pour les emplettes; il n'y aurait qu'un dindonneau, c'est moi (*se frappant la poitrine.*) qui mettrai la main dessus.

CATHERINE, *posant un panier sur la table.*

Voici le panier, M. Drink.

ANNA.

Toujours la même chose! n'ai-je pas défendu vingt fois de rien poser sur cette table-là.

CATHERINE, *ôtant le panier.*

C'est vrai, madame.

DRINK, *allant à la table.*

Pourquoi donc ça, ma tante?

ANNA.

Ça ne te regarde pas, va-t-en.

DRINK.

Tiens, tiens . . . des lettres en forme d'écriture gravées. Je n'avais pas encore vu ça, moi.

ANNA, *le prenant par le bras.*

Allons, allons, t'en iras-tu.

DRINK.

Est-il possible qu'avec une éducation aussi soignée que la mienne, on ait oublié de m'apprendre à lire. (*il sort.*)

SCENE III.

ANNA, CATHERINE.

ANNA.

Quel événement! quelle journée, ma chère Catherine!

CATHERINE.

Ne m'en parlez pas, madame.

ANNA, *regardant dans la salle voisine.*

La belle Floreska est absorbée. Demeure auprès d'elle; si, par hasard, elle désire quitter ses vêtemens, qui doivent la fatiguer, et reprendre ceux de son sexe, tu lui présenteras l'ajustement que la fille de notre grand bailli vient d'apporter elle-même, pour lui offrir tout ce dont elle pourrait avoir besoin.

CATHERINE.

Oui, madame.

ANNA.

Moi, je vais trouver M. Hermann.

CATHERINE.

Il faut aller trouver un des officiers et... Mais, tenez, plusieurs s'avancent de ce côté.

ANNA.

Un officier à cheval au milieu d'eux.

CATHERINE.

Comme il a chaud !

ANNA.

Il met pied à terre.

CATHERINE.

C'est quelque envoyé du prince.

ANNA.

Ah ! ciel, il vient sans doute chercher nos malheureux prisonniers.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT.

LE MAJOR.

Comment, vous l'avez laissé échapper ! Si je me fusse trouvé là, corbleu !

LE CAPITAINE.

Vainement plusieurs pêcheurs se sont jetés à la nage, vainement on a tiré sur lui ; Frédéric, favorisé par un courant rapide, a disparu à tous les yeux.

LE MAJOR.

Qui est dans cette salle ?

LE CAPITAINE.

L'intendant Hermann.

LE MAJOR.

Et la comtesse Floreska ?

LE LIEUTENANT.

Dans celle-ci.

LE MAJOR.

Qu'on ferme cette porte, (*indiquant celle de Floreska.*) et que l'on fasse paraître Hermann.

ANNA.

Nous allons le voir.

LE MAJOR, *apercevant Anna et Catherine.*

Vous, femmes, sortez.

ANNA.

Mais, M. le Major, c'est que...

LE MAJOR.

Sortez, vous dis-je.

(Anna et Catherine se retirent dans la chambre de Floreska. La porte de la salle en face est ouverte par l'un des officiers qui en a gardé la clef.)

SCENE V.

Les précédens, HERMANN.

(A l'aspect du major, Hermann fait un mouvement involontaire.)

LE MAJOR, *aux officiers.*

Messieurs, j'ai devancé de quelques momens notre prince. (*nouveau mouvement d'Hermann.*) Lui-même a voulu venir au-devant de son illustre fugitive. Préparez-vous à le recevoir.

(Les officiers saluent et sortent. Il se fait un mouvement parmi les troupes en-dehors, les grenadiers en faction dans la chambre, se retirent vers le fond de la scène.)

SCENE VI.

LE MAJOR, HERMANN.

HERMANN, *à demi-voix.*

Le malheur me poursuit, cher Major.

LE MAJOR.

Mais l'amitié ne vous abandonne pas.

HERMANN.

Homme généreux, n'avez-vous pas assez fait pour moi !

LE MAJOR.

Non, puisque je veux encore vous soustraire à la fureur du prince.

HERMANN.

Se peut-il ?

LE MAJOR.

Sous le prétexte de hâter sa vengeance, je suis accouru pour qu'un autre ne soit point chargé de vous remettre dans les fers.

HERMANN.

Eh quoi ! le prince ?

LE MAJOR.

N'a cru voir en moi qu'un homme abusé; il m'a plaint et ne m'a point retiré sa confiance. Cette fois, mon cher Hermann, je ne pourrai pas vous rendre la liberté ; mais, ou nous périrons tous deux, ou vous aurez la vie sauve.

HERMANN, *s'agenouillant.*

Digne ami !

LE MAJOR.

Que faites-vous ? nous ne sommes pas seuls.

HERMANN.

Grands dieux ! puisse mon cher Frédéric, s'il existe encore, trouver aussi un être compatissant, un généreux protecteur !

LE MAJOR.

Selon les rapports qui nous sont parvenus, on a perdu sa trace.

HERMANN.

Je tremble qu'atteint de quelque coup de feu, il n'ait trouvé la mort au sein des ondes. Cette idée m'anéantit.

LE MAJOR.

Mais pourquoi donc prendre un intérêt si vif à ce jeune homme ?

HERMANN.

Ah ! cher Major, si vous le connaissiez comme moi, vous auriez pour lui la même affection.

LE MAJOR.

Non, non, un déserteur ne m'inspire aucune pitié.

HERMANN.

Ce n'est pas par lâcheté qu'il a quitté ses drapeaux.

LE MAJOR.

On ne capitule point avec l'honneur. Je vous en avertis, malheur à lui s'il tombe jamais entre mes mains.

HERMANN.

Que dites-vous?

LE MAJOR.

Sur cet article-là, je suis inexorable ; la comtesse Floreska elle-même à mes genoux... (*On entend un roulement de tambour.*) Voilà le Prince.

HERMANN.

Ciel ! (*Apart.*) Puisse l'aspect de cette chaumière, s'il la reconnaît, émouvoir son cœur et faire naître dans son âme au moins quelques regrets.

LE MAJOR.

Hermann, il faut partir pour la forteresse de Presbourg, je serai bientôt sur vos pas.

HERMANN.

J'obéis à vos ordres, cher Major. Mais me permettez-vous de voir un seul instant la comtesse Floreska et la respectable femme à qui appartient cette chaumière. J'aurais quelque chose d'important...

(Le tambour bat au champ, le son est plus éloigné.)

LE MAJOR.

Il est trop tard, Hermann ; craignez la présence d'un maître justement irrité. Adieu.

HERMANN, *vivement.*

Ah ! par grace, la seule, la dernière qu'Hermann vous demande, c'est de ne point sévir contre le malheureux Frédéric, si le destin fatal le remettait au pouvoir du prince, sans avoir connaissance d'un secret...

LE MAJOR.

D'un secret ?...

HERMANN.

Oui, d'un secret jusqu'à présent impénétrable, et auquel est attaché le sort et le bonheur de plusieurs individus, vous me promettez... Répondez, cher Major... J'ai votre parole.

LE MAJOR.

Je ne promet rien : tout dépendra des circonstances. Partez, Hermann, partez.

(Le tambour bat encore; mais le son est très-rapproché. Le Major parle à l'oreille du lieutenant chargé de conduire Hermann. Hermann sort en regardant le Major, qui s'efforce de cacher les marques de sa sensibilité.)

SCENE VII.

LE MAJOR, FLORESKA, Soldats.

(Floreska, réveillée par le bruit du tambour, paraît tout-à-coup; elle est échevelée et sa raison semble un peu égarée. Elle parcourt avec rapidité l'intérieur de la chaumière.)

FLORESKA.

Dieu ! quel bruit ! Ah ! M. le Major, où est Frédéric ? Qu'est devenu Frédéric ?

LE MAJOR.

Quel air égaré !

FLORESKA.

Est-ce un songe ! non ; je l'ai vu s'élancer du sommet de ce rocher. Il est sauvé, n'est-ce pas, M. le Major ? il est sauvé !

LE MAJOR.

Mais, madame...

FLORESKA.

Venez, venez avec moi... Retournons au palais... Je veux embrasser les genoux du prince ; je veux arroser ses pieds de mes larmes, et ne point les quitter que je n'aie obtenu la grace de Frédéric. Venez, venez, M. le Major.

(Elle prie et entraîne le Major en même tems vers le fond de la scène.)

SCENE VIII.

Les précédens, LE PRINCE, ANNA, CATHERINE, Officiers.

(Floreska, à l'aspect du prince, recule avec effroi. Anna et Catherine rentrent avec la suite du prince.)

ADOLPHE.

En effet, je conçois, madame, qu'il est difficile de soutenir l'aspect de l'homme que l'on déteste et du prince que l'on a si indignement trompé. Cependant ce prince, moins courroucé encore, qu'épris de vos charmes, vient lui-même excuser vos erreurs, et vous offrir toutes les marques de sa clémence.

FLORESKA.

Qu'entends-je ?

ADOLPHE.

Major, vous pouvez retourner à Presbourg. Quant au per-

fide Hermann, je ne veux ni le voir, ni l'entendre. Faites en sorte qu'il soit conduit, sous bonne escorte, dans la prison d'Etat. Cette fois, vous me répondez de sa personne sur votre tête. (*Aux autres officiers.*) Vous, messieurs, parcourez les rives du Danube, et assurez-vous si le déserteur rébelle ne se serait point retiré dans quelqu'habitation ou forêt voisine.

(Tout le monde prête l'oreille et se porte vers le fond de la scène.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Major, à travers un nuage de poussière, on aperçoit une multitude qui s'avance vers ce lieu.

LE MAJOR.

Prince, je vais reconnaître ce rassemblement.

(*Le Major sort suivi du Capitaine.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE MAJOR, LE CAPITAINE.

FLORESKA, *à part.*

L'effroi s'empare de tous mes sens ! de sinistres pressentimens....

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DRINK.

DRINK, *hors d'haleine ; il ne voit pas le prince.*

Ma tante ! ma tante !

ANNA.

Hé bien ! qu'il y a-t-il ?

DRINK, *d'une voix entrecoupée.*

Hé ben ; ma tante, il est repêché.

TOUS.

Comment.

DRINK.

Le pauvre déserteur.

FLORESKA.

J'expire !...

TOUS, *excepté Floreska.*

Se peut-il.

ANNA, *bas à Drink.*

Qu'as-tu dit, misérable ? devant la comtesse et monseigneur !

DRINK, *apercevant le prince.*

Bon dieu ! que j'ai la parole et la main malheureuse aujourd'hui !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Prince, le capitaine Frédéric est pris, après avoir très-long-tems lutté contre les flots, il était sur le point de périr, lorsque les pêcheurs parvinrent à s'en emparer... revenu à lui-même, il fit des efforts si multipliés, pour s'évader de nouveau, qu'épuisé de fatigues, on est en ce moment obligé de le transporter en ce lieu.

FLORESKA.

Le malheureux !... Je vole au-devant de lui.

ADOLPHE.

Demeurez, Floreska. Vous, Major, formez sur-le-champ le conseil de guerre.

FLORESKA.

Dieu !

LE MAJOR.

Dans quel endroit, prince ?

ADOLPHE.

Dans le lieu le plus voisin.

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, FREDERIC, Villageois, Pêcheurs, Soldats.

(On voit, dans le fond, des soldats précédant Frédéric, porté sur un brancard rustique; son habit et sa chemise paraissant encore mouillés. Floreska s'élance vers lui, en s'écriant : *Frédéric !* Deux soldats croisent leurs fusils et arrêtent Floreska.)

FREDERIC, *tendant les bras vers Floreska.*

Floreska ! chère Floreska, tu le vois, je ne pouvais fuir le sort qui m'était réservé ! Je ne te verrai plus ; le supplice m'attend. Mais toujours digne de t'appartenir, j'y marcherai avec courage et fermeté. Mon dernier soupir sera pour mes bienfaiteurs et pour toi... Adieu ! adieu ! Je demande au Tout puissant de sauver le vertueux Hermann. A mon prince, le pardon de mon crime. A Floreska le serment de n'être jamais qu'à son époux.

TOUS.

Son époux !

FLORESKA, *avec empressement.*

Je le jure à la face du ciel ! oui ; le voile est déchiré ; je suis l'épouse de Frédéric. Depuis une année des nœuds indissolubles nous lient à jamais ! le mystere et l'amour ont favorisé cette union sacrée... Lisez, prince, et sachez que la tyrannie ne peut rien contre le pouvoir de l'amour

ADOLPHE, *saisissant le parchemin, le lit avec empressement.*

Dans la chapelle basse de mon palais. A minuit, en présence d'Hermann et d'un seul ministre des autels. . . O comble de la trahison...

(Il déchire, avec violence, le parchemin.)

FLORESKA.

Seigneur ! seigneur !

ADOLPHE.

J'annulle cet acte illégal !

FLORESKA.

La vengeance ne peut rompre des nœuds que l'éternel a béni.

ADOLPHE.

La mort les brisera.

FLORESKA.

C'est moi qu'il faut punir; c'est moi qui l'ai rendu criminel.

ADOLPHE.

Major, exécutez mes ordres.

FLORESKA.

Cruel tu immoleras donc deux victimes à la fois.

(M.) Presqu'en même tems que le major, elle s'échappe et s'élance sur le brancard de Frédéric, et elle s'entrelacent étroitement Les Villageois, Anna, Catherine et Drink se jettent aux pieds du prince et s'écrient :)

Grace ! grace.

ADOLPHE.

Jamais pour un déserteur.

(M.) Le Major s'efforce vainement de séparer Frédéric et Floreska. On les entraîne tous deux. Cependant le Major parvient à arracher Floreska des bras de Frédéric : elle est emportée d'un côté opposé. Drink, Catherine, Anna et plusieurs autres courent sur ses traces.)

SCENE XIV.

ADOLPHE, *et quelques* Gardes, *dans le fond.*

ADOLPHE.

O jour affreux ! abusé ! trahi par ceux mêmes en qui j'avais placé toute ma confiance ! mais est-il bien possible?... Floreska, épouse de Frédéric !... infâme Hermann... J'ai peine à supporter le coup qui vient de me frapper... il m'accable.

(Il aperçoit une chaise près d'une table et s'assied... Il appuie l'un de ses bras sur la table, et repose sa tête sur sa main.)

Quelle honte ! quel opprobre ! rival d'un être obscur, dont la naissance même est peut-être ignorée, d'un être comblé de mes bienfaits, et qui déshonore à la fois et son protecteur, et l'habit dont il l'a revêtu.

(En jetant les yeux sur la table il fait un mouvement de surprise.)

Mais, que vois-je ? quel nom est incrusté sur cette table ?... Dois-je partout ou le voir ou l'entendre. (*il lit.*) Louisa, malheureuse Louisa. (*il se lève.*) Comment se fait-il ?... Mais ce lieu ne m'est point inconnu... (*il regarde.*) C'est ici, oui, c'est ici même que pour la première fois je vis cette fille dont la beauté fixât mes regards et jettât le premier trouble dans mon cœur... quelle fatalité me ramène dans cette habitation.

SCENE XV.

ANNA, ADOLPHE.

ANNA.

Monseigneur, la jeune et belle comtesse a été transportée sous le berceau qu'est au bout de mon petit jardin ; elle n'en veut sortir, dit-elle dans son désespoir, que pour partager le sort de son époux.

ADOLPHE, *avec colère.*

De son époux !

ANNA.

Pardonnez, monseigneur, ce sont ses propres paroles.

ADOLPHE.

Vous pouviez vous dispenser de venir me les répéter.

(*Adolphe se baisse de nouveau et regarde la table.*)

ANNA, *un peu embarrassée.*

Je ne suis pas venue tout exprès pour cela, monseigneur! je voulais aussi offrir à son altesse quelques rafraîchissemens ; la chaleur est si grande. J'ai d'excellent lait... des fruits. (*à part.*) Comme il regarde la table favorite de ma pauvre Louisa !

ADOLPHE, *lisant bas.*

Werther aimera Louisa toute la vie... C'est moi, je me le rappelle, qui ai gravé ces mots dans un moment de délire.

ANNA, *à part.*

Sa curiosité redouble.. il devient pensif ! Si je pouvais parvenir à exciter sa compassion pour la mère, peut-être pourrais-je espérer de le fléchir en faveur du fils, bien plus à plaindre encore. (*Haut.*) Monseigneur s'amusait tout à l'heure à lire ce qui...

ADOLEHE, *reprenant sa fierté.*

Oui, je portais, par hasard, les yeux sur cet objet...

ANNA.

Monseigneur est sans doute surpris de trouver de semblables choses chez une pauvre femme de mon âge ? Il est bon que monseigneur sache que ce n'est pas moi qui se nomme Louisa.

ADOLPHE.

Je le crois.

ANNA.

C'était une fille adoptive que j'avais élevée et dont une passion bien funeste causa la perte. Sur la fin de ses jours, la tête égarée, elle passait son tems à laisser ainsi des témoignages durables de ses malheurs. Si le hasard, disait elle, conduit jamais le cruel dans cette chaumière ; je veux que tout lui reppelle mon amour et son ingratitude. . . Il y a justement vingt quatre ans aujourd'hui qua ce Werther entra dans cette paisible demeure pour la première fois. (*Adolphe fa t un mouvement.*) Monseigneur, c'est de ce jour fa-

tal que dattent toutes les infortunes de ma chère Louisa ; ce Werther était un vil séducteur, un monstre qui a abusé de la crédulité, de la faiblesse de cette malheureuse fille, pendant une absence que je fus obligée de faire ; bientôt il disparut, l'abandonna à sa honte, à son désespoir. Louisa, au bout de deux années, mourante de langueur, expira dans mes bras, les yeux éteints par les larmes, le corps épuisé de souffranres, et c'est avec peine qu'elle put réunir assez de forces pour laisser entendre ces paroles, qui furent, hélas! les dernières qu'elles prononçât: « Werther, je meurs pour toi, puisse-tu ne jamais savoir tout ce que l'on souffre lorsque l'on aime et que l'on n'est point aimé. » (*Nouveau mouvement d'Adolphe.*) Ah ! monseigneur, si vous eussiez été présent à cet affreux tableau, votre indignation eut été telle sans doute contre ce Werther, que vous l'eussiez fait chercher dans tous vos états, dans tout l'univers, pour le punir et venger l'humanité, l'innocence et la vertu.

ADOLPHE, *à part.*

Cette femme est loin de penser combien elle me fait mal.

(Il devient rêveur.)

ANNA, *à part.*

Il paraît être ému ! Mon dieu ! seconde-moi, permets que son cœur s'ouvre tout-à-fait à la pitié ! je vais employer les derniers moyens qui me restent.

ADOLPHE, *à part.*

Oui, j'ai été bien cruel, je le sens ; j'ai délaissé, j'ai méprisé celle qui m'adorait, qui pouvait charmer mon existence par son amour et la pureté de son âme. Louisa, élevée au rang suprême, eût été peut-être le modèle des souveraines. Vains préjugés, despotes du monde ! pourquoi m'avez-vous subjugués ? C'est vous qui m'inspirâtes la première pensée de m'unir à cette altière Polonaise, dont les dédains et la perfidie semblent être aujourd'hui les vengeurs de l'infortune et de la vertu outragée.

ANNA.

Ah ! si monseigneur daignait regarder encore de ce côté, il apprendrait quel fut le plus douloureux souvenir de cette malheureuse fille. Le ciel lui réservait une punition bien grande

(Levant un petit rideau posé sur une partie du mur.)

ADOLPHE, *s'approchant.*

« Le 20 Juillet 1761, Louisa, l'infortunée Louisa, mit au » monde un fils... » Dieu ! un fils!

ANNA.

Oui, oui, monseigneur !

ADOLPHE.

Qui en a pris soin.

ANNA.

Moi, monseigneur.

ADOLPHE.

Qu'est-il devenu ?

ANNA.

Le plus malheureux des hommes.

ADOLPHE.

Où est-il ? quel embarras ! répondez.

ANNA, *s'écriant.*

Ah ! mon prince, vous allez tout savoir.

ADOLPHE.

Paix, madame ; paix, on vient.

ANNA.

Mais, monseigneur, apprenez...

ADOLPHE, *la repoussant.*

Partez, vous dis-je ; vous reviendrez bientôt. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

ADOLPHE, LE MAJOR.

(Il entre au moment où Anna sort ; il est suivi de plusieurs officiers qui ont composé le conseil de guerre.)

ADOLPHE, *cachant son émotion.*

Eh bien, messieurs ?

LE MAJOR.

Prince, le conseil de guerre vient de prononcer le jugement de Frédéric ; avant que de le faire exécuter, il a voulu vous soumettre le procès-verbal que voici, daignez en prendre connaissance et décidez en quel lieu le déserteur doit être mis à mort.

ADOLPHE, *refuse de prendre le rouleau.*

A l'endroit même ou le lâche s'est révolté et a tenté de fuir.

LE MAJOR.

Il suffit, prince, je dois prévenir monseigneur qu'une foule immense entoure cette chaumière, et se propose de se jeter aux genoux de son altesse pour obtenir la grace du déserteur.

ADOLPHE.

Qu'on les repousse ; et que jusqu'après l'exécution personne ne pénètre dans ce lieu, s'il n'est mandé par moi.

SCENE XV.

Les précédens, FLORESKA.

(Accourant avec les marques du plus grand désespoir. A peine est-elle entrée, qu'à un signal du prince les officiers et le Major sortent.)

FLORESKA, *tombant aux pieds d'Adolphe.*

Prince ! prince ! j'expire à vos pieds où rendez-moi mon époux ; Frédéric va subir la mort ; si les cris, si les larmes de Floreska n'ont plus le droits de vous fléchir, que le souvenir de son père, de cet ami si cher, vienne au moins toucher votre cœur ; ses manes s'agitent, une voix s'élève du fond des tombeaux, c'est la sienne, l'entendez-vous ? prince Adolphe, s'écrie-t-il, accorde la vie à l'époux de ma fille.

Tu le peux, tu le dois, bannis de ton âme un vain ressentiment, et songe que la clémence et la générosité sont les plus belles vertus des souverains.

ADOLPHE.

Quel est votre égarement, madame ! et n'invoquez pas la mémoire d'un père qui rougirait de vos actions, qui vous repousserait lui-même de son sein ; non, non, madame, ni vos accens, ni vos supplications ne changeront rien à l'arrêt porté contre cet époux qui vous déshonnore aujourd'hui. L'exemple, la discipline militaire l'exige, le veut et l'ordonne...

(Musique lugubre et par intervalles roulement de tambours voilés.)

FLORESKA.

Qu'entends-je !... on le traîne à la mort. Prince ! prince ! je m'attache à vos pas ! je ne vous quitte plus, mon époux ! mon époux ! mon époux !

(Apercevant l'épée d'Apolphe sur la table, elle s'élance dessus et s'écrie:

Ah !!! barbare, tu me repousses ; hé bien, tu vas apprendre tout ce que peut inspirer l'amour conjugal.

(Elle s'élance vers la porte du fond.)

ADOLPHE.

Floreska ! Floreska ! gardes !

(Des gardes entrent, on arrache l'épée des mains de Floreska. Un grand bruit se fait entendre au dehors.)

PLUSIEURS VOIX, *dehors.*

On n'entre pas : on n'entre pas.

ANNA, *en dehors.*

Laissez-moi parler à monseigneur.

DRINK.

Oui, oui : faut qu'nous lui parlions.

UN CHEF, *vivement.*

Prince, la femme qui habite cette chaumière, veut absolument vous remettre elle-même un papier, qu'elle dit être de la dernière importance...

ADOLPHE.

Qu'on la laisse passer. (*Le chef sort.*)

FLORESKA.

Ah ! seigneur, faites au moins suspendre de quelques instans cet arrêt si cruel.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ANAN, DRINK.

ANNA, *avec la plus vive émotion.*

Ah ! mon prince ! mon prince. Vous avez été ému au récit des malheurs de la pauvre Louisa, j'ai vu des larmes s'échapper de vos yeux, hé bien, mon prince, ce Fré-

déric, ce malheureux qui marche au supplice, est le fruit des amours de Werther et de Louisa.

ADOLPHE.

De Louisa ! grands dieux ! Frédéric est mon fils !

TOUS.

Son fils !

ADOLPHE.

(Déchirant le paquet avec le plus vif empressement.)

Volez, volez sur ses traces s'il en est temps encore.

DRINK ET LES VILLAGEOIS.

(Ils sortent en courant à toutes jambes, et agitant leurs chapeaux en l'air : ils s'écrient :)

Arrêtez ! arrêtez !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, excepté DRINK et les Villageois.

FLORESKA.

Dieu ! prêtes moi des forces, je les devancerai tous.

(A l'instant où Floreska s'élance, on entend une décharge de mousqueterie un peu éloignée. Floreska pousse un grand cri et tombe à terre de toute sa hauteur.)

ADOLPHE.

Ciel ! il n'est plus !

(Adolphe cachant sa figure dans ses mains ; Anna à genoux et presque expirante. Grand silence.)

Cruelle destinée ! c'était mon fils !... oui, cet anneau, cet écrit signé d'Hermann et de Louisa...

(Apercevant Floreska, il va vers elle et la relève.)

Ah ! Floreska ! chère Floreska

(Floreska est sans connaissance : deux soldats et le prince la relèvent, ils la placent sur une chaise.)

ANNA.

Quelques momens plutôt, je lui sauvais la vie.

ADOLPHE.

O tourmens inouis ! inutiles remords, vous déchirez mon cœur.

(M.) Elle exprime le galop de plusieurs chevaux, Anna et Adolphe écoutent avec surprise : Anna va vers le fond.)

ANNA.

Des cavaliers s'avancent à toute bride. Monsieur le Major est à leur tête.

ADOLPHE.

Je ne veux voir aucun deux ; bonne femme, prodiguez à Floreska tous les secours [illegible]

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, Plusieurs Officiers.

LE MAJOR.

Prince, vos ordres sont exécutés...

ADOLPHE.

Fuyez, fuyez loin de moi ! le sang de mon malheureux fils à rejailli sur vous.

LE MAJOR.

Mon prince, cet étrange mystère m'a été dévoilé assez à tems pour que je puisse arracher au trépas cet illustre coupâble.

FLORESKA, *qui est revenue peu à peu.*

Dieu !

ADOLPHE.

Mais, j'ai entendu...

LE MAJOR.

Le bruit de la mousqueterie ? on a fait feu sur lui, oui, seigneur, on a fait feu sur lui, mais j'avais retiré moi-même toutes les balles des cartouches... les voilà.

(*Il les fait tomber dans son chapeau.*)

FLORESKA, ADOLPHE, *se jettent dans les bras du Major.*

Cher Major !

ADOLPHE.

Qui a pu vous instruire ?...

LE MAJOR.

Hermann !

FLORESKA.

Toujours ce bon Hermann !

LE MAJOR.

Je le tenais renfermé au village voisin ; dépositaire de cet important secret, il n'a voulu le découvrir qu'à la dernière extrémité.

FLORESKA.

Eh! mon cher Frédéric, n'es-t-il pas blessé.

LE MAJOR.

Se croyant atteint, Frédéric tombe au même instant, je vois accourir une foule de villageois, leurs cris me font assez connaître que tout est découvert ; transporté de joie, je m'élance sur lui, je l'appelle, il m'entend, r'ouvre les yeux, se croit dans un autre monde, chacun plein d'étonnement l'entoure, le presse, lui nomme son auguste père ; on l'embrasse, on l'enlève, on le porte en triomphe ; moi je le devance pour faire cesser vos allarmes et jouir le premier de toute votre allegresse ; telle est notre conduite, mon prince, il fallait que l'exemple fut maintenu, le déserteur puni, votre fils sauvé, Hermann et votre vieux Major pouvaient-ils faire davantage pour servir à la fois l'honneur, l'amour et la nature.

PLUSIEURS VOIX, *dans la coulisse.*

Le voilà ! le voilà ! le voilà !

(Tous remontent la scène. Floreska s'élance dans la coulisse.)

SCENE XIX.

LES PRECEDENS, DRINK, FLORESKA, *tenant Frédéric entre ses bras*, HERMANN, Villageois, Soldats.

DRINK.

(Paraissant le premier, et pendant la musique.)

Le voilà ! le voilà ! il est tué, mais il n'est pas mort. Eh vîte ! eh vîte ! une fête. A moi mes amis !

(Il sort avec les Villageois.)

(Frédéric se précipite aux pieds d'Adolphe, sa veste blanche est tachée de noir à plusieurs endroits, par l'effet de la bourre qui l'a frappe. Hermann reste en arrière.)

HERMANN.

Hermann trouvera-t-il grace aux pieds de son maître, en lui rendant un fils !

FREDERIC, *aux pieds d'Adolphe.*

O mon prince : je suis indigne de vous appartenir, je le sais, je ne réclamerai point un titre que je ne puis porter, mais au poste le plus périlleux, au milieu des dangers les plus imminens placez Fréderic, comptez sur son intrépidité : à sa valeur à sa bravoure, vous reconnaîtrez le sang qui circule dans ses veines.

ADOLPHE.

Je pardonne tout, je rends à mon fidèle Hermann mon entière affection, et j'embrasse mes enfans.

ANNA.

Mon cher Jacques. (*par retenue.*) Ah ! mon seigneur ! pardon... mais la joie me transporte.

FREDERIC.

Ma bienfaitrice, et vous cher Major, je vous dois la vie !

ADOLPHE.

Mes chers amis, vous ressentirez tous les effets de ma munificence ; mais je veux qu'ici même, sur les décombres de cette chaumière, s'élève bientôt un monument qui transmette à la posterité cet événement mémorable, et apprenne à la jeunesse combien de larmes peut faire verser une faute commise à la fleur des ans

(Un groupe se forme autour du prince. Au même instant le théâtre change, il represente la campagne. Au fond des arbres forment un berceau de verdure, ces arbres sont entrelacés de guirlandes de fleurs, qui portent des couronnes transparentes, dans lesquelles on lit les noms d'ADOLPHE de FREDERIC, de FLORESKA, d'HERMANN, de DURKREM. Une foule de Villageois et Villageoises forment un grand tableau. Les personnages se placent sous le berceau.) (Divertissement.)

FIN.